
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 11 (1983)

DOI: 10.11588/fr.1983.0.51266

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Zur Forschungsgeschichte und Methodendiskussion

MARC VAN UYTFANGHE

HISTOIRE DU LATIN, PROTOHISTOIRE DES LANGUES ROMANES ET HISTOIRE DE LA COMMUNICATION

À propos d'un recueil d'études *, et avec quelques observations préliminaires
sur le débat intellectuel entre pensée structurale et pensée historique

Le fait que la prestigieuse collection allemande »Wege der Forschung« a voulu consacrer deux volumes entiers au problème de la formation des langues romanes¹, n'est pas fortuit. C'est, en effet, dans le monde germanophone qu'est né, au siècle dernier, la »philologie romane« ou la »romanistique« en tant que science. Enfant du romantisme, la linguistique d'antan ne pouvait être qu'historique et ne pouvait s'occuper que des origines des langues. D'emblée, la »romanische Sprachwissenschaft« se trouvait dans une situation des plus privilégiées, car elle avait une connaissance toute faite de la »langue mère«, à savoir le latin. Aussi, les grands pionniers de l'histoire (comparée) des langues romanes (Friedrich Diez, Gustav Gröber, Hugo Schuchardt, Wilhelm Meyer-Lübke, Édouard Bourciez, etc.) étaient-ils en même temps, et forcément, des spécialistes du latin dit vulgaire. Du même coup, leur science avait partie étroitement liée avec la philologie classique, du moins avec l'un des secteurs de celle-ci. Leurs recherches ont été très fécondes et elles le sont restées tout au long du XX^e siècle. Le premier recueil d'études, édité par Reinhold Kontzi sous le titre »Zur Entstehung der romanischen Sprachen«, a pour but de retracer quelques étapes significatives de cette Forschung. Vu l'ampleur et la portée du sujet, il me semblait mériter plus qu'un simple compte rendu, ce qui explique en même temps le retard qu'a subi ma présente contribution.

C'est d'autant plus vrai qu'à première vue, l'on aurait tout de même des raisons de s'étonner de cette publication. Depuis bien des années, en effet, la linguistique historique, diachronique comme on dit aujourd'hui, s'est vu déborder, voire éclipsé par la linguistique structurale qui est, par nature, synchronique. C'était le cas d'abord au niveau de la recherche proprement dite, ensuite dans les programmes universitaires. Dans le sillage de la linguistique, et la primauté du langage s'étant fait reconnaître hors de ladite discipline, le structuralisme anhistorique a envahi rapidement d'autres sciences (anthropologie, ethnologie, philosophie, psychanalyse, littérature, etc.) à tel point qu'on a pu parler de »révolution structurale«² et qu'on a pu percevoir notre époque comme un tournant fondamental dans l'»archéologie du savoir« elle-même³. L'on assisterait, en effet, à la mort de l'homme tel qu'il a été conçu par deux siècles de »sciences

* Zur Entstehung der romanischen Sprachen, publié par Reinhold KONTZI, Darmstadt (Wissenschaftliche Buchgesellschaft) 1978, 505 p. (Wege der Forschung, 162).

1 Très récemment, le même éditeur a en effet publié: Substrate und Superstrate in den romanischen Sprachen, Darmstadt 1982 (Wege der Forschung, Band 475).

2 Cf. J.-M. BENOIST, La révolution structurale, Paris 1975.

3 M. FOUCAULT, Les mots et les choses. Une archéologie des sciences humaines, Paris 1966; IDEM, L'archéologie du savoir, Paris 1969.

humaines« traditionnelles. C'est dire qu'il y a également une coïncidence remarquable entre cette mort de l'humanisme et du personnalisme, et le »recul de l'histoire« qui s'est répercuté notamment dans les réformes de l'enseignement secondaire. L'enjeu est donc de taille et l'on se rendrait ridicule en affichant une superbe indifférence vis-à-vis de cette orientation prédominante de la pensée contemporaine.

Est-elle pour autant totale et irréversible? Le moins qu'on puisse dire, à y voir de plus près, c'est que les choses ne sont pas si simples. La première de ces choses est le concept même de »structure« et, partant, de »structuralisme«, concept dont la définition n'est pas toujours précise car – il est presque superflu de le rappeler – il varie suivant l'auteur qui l'utilise et suivant la science à laquelle il s'applique⁴. Mieux vaut sans doute parler d'une »approche structuraliste«, ce qui nous laisse une certaine latitude. Or, cette approche est beaucoup plus ancienne que les années soixante de notre siècle. On peut la faire remonter au formalisme russe (vers 1915) et d'aucuns estiment que les vrais fondateurs du structuralisme s'appellent Freud, Marx et Nietzsche. Dans un article quelque peu vengeur, le Suédois Björn Collinder, de son côté, va même jusqu'à en revendiquer la paternité pour le grammairien indien Panini, diminuant par là l'originalité de Ferdinand de Saussure, très souvent appelé le père de la linguistique moderne⁵. Quoi qu'il en soit, le prétendu structuralisme avait déjà des assises solides au moment où, vers 1960, il devint un véritable *must* pour une certaine intelligentsia parisienne, lasse de Sartre et de Merleau-Ponty. Dans cette »révolution« il faut faire la part à la fois de la mutation profonde si bien perçue et si brillamment exprimée par Michel Foucault et de la volonté d'être »à la mode« si caractéristique de bien des cercles universitaires (l'on songe par exemple à l'usage vraiment passe-partout du mot »structure«).

Le point de vue de Foucault mérite cependant d'être spécifié. Pas plus que J. Lacan, L. Althusser, R. Barthes et J. Derrida, il n'accepte, paraît-il, l'étiquette pure et simple de structuraliste, bien que, comme celle des auteurs cités, sa pensée soit naturellement marquée par l'approche structurale. On a d'ailleurs constaté que, dans les trois cent cinquante premières pages de »Les mots et les choses« (Paris 1966), Foucault a soumis aussi bien l'humanisme que l'anthropologie structurale à une analyse pulvérisante, mais que dans les cinquante dernières, et plus encore dans »L'archéologie du savoir« (Paris 1969), il s'alignait à nouveau sur le second objet de sa critique. Très déçu, Maurice Clavel, qui fut l'un de ses admirateurs, n'a pas manqué de le lui reprocher⁶. Pourtant, à la fin de »L'archéologie du savoir«, Foucault lui-même a tenu à relativiser les polémiques pour et contre le structuralisme⁷, et depuis lors on a déjà évoqué la période »post-structuraliste«⁸.

N'oublions pas, par ailleurs, que dans la linguistique, où tout avait commencé, la vague structurale a été croisée par cette autre »révolution« que fut la grammaire générative et transformationnelle de Noam Chomsky. Celle-ci, en effet, tout en opérant avec les concepts de »structures de surface« et de »structures de profondeur«, se trouve bel et bien aux antipodes du structuralisme, tant et si bien que par son caractère »mentaliste« elle incorpore la linguistique

4 Il suffit, pour s'en convaincre, de consulter l'aperçu bigarré de G. SCHWY, *Der französische Strukturalismus*, Reinbeck bei Hamburg 1969.

5 B. COLLINDER, *Les origines du structuralisme*, Stockholm-Göteborg-Uppsala 1962, 15 p. (= *Acta Universitatis Upsaliensis. Acta Societatis Linguisticae Upsaliensis. Nova series 1:1*).

6 M. CLAVEL, *Ce que je crois*, Paris 1975, pp. 141-142 (Clavel achève en ces pages sa comparaison, au début très élogieuse, entre Foucault et Emmanuel Kant: »même fuite, même recul devant soi-même, retour aux normes établies de la culture«).

7 P. 261: »Mais laissons là, si vous le voulez bien, les polémiques à propos du structuralisme; elles se survivent à grand-peine dans des régions désertées maintenant par ceux qui travaillent, cette lutte qui a pu être féconde, n'est plus menée maintenant que par les mimes et les forains«.

8 Cf. H. PARRET, *Het »pro en contra structuralisme« en de literatuur*, dans: *Structuralisme. Voor en tegen*, Bilthoven 1979 (*Annalen van het Thijmgenootschap 62,1*) pp. 106-124, spéc. p. 107.

dans la psychologie. Or, cette théorie géniale a pareillement vu se ruer sur elle une foule de chercheurs des facultés des lettres, mus par une curiosité légitime et méritée, certes, mais aussi – pourquoi ne pas le dire? – par ce même souci d'être »dans le vent«, de ne pas apparaître comme rétrograde. À l'heure actuelle, l'apogée du transformationalisme est, semble-t-il, révolu (d'aucuns nous disent qu'il est déjà »dépassé«), ce qui permet aux uns de rejoindre le structuralisme classique (de L. Bloomfield notamment), aux autres d'emprunter des voies (partiellement) nouvelles telles que la grammaire fonctionnelle, la grammaire relationnelle, la grammaire des cas (case grammar), la linguistique textuelle, etc., etc. Il y a là même un certain pullulement auquel semble s'appliquer le *quot capita, tot sententiae* et qui, nonobstant la valeur intrinsèque de tous ces systèmes, nous rappelle certaines caractéristiques de la science actuelle mises en relief – et déplorées – par Georges Mounin dans son »Introduction à la sémiologie«: la »terminologite« ou la »néologite aiguës«, l'»illusion qu'on découvre parce qu'on rebaptise«, l'espèce de commercialisation publicitaire des labels scientifiques (»publier ou mourir«), l'aspiration de tout un chacun à mettre rapidement sur le marché une »théorie complète«⁹.

Cependant, quelle que soit la diversité des phénomènes et des tendances qui passent pour relever du structuralisme (et du post-structuralisme), la principale conséquence de cette passion du »système«, c'est la fameuse fin de l'homme en tant que sujet de l'histoire et donateur de sens¹⁰. Certes, tous les structuralistes ne nient pas brutalement la subjectivité, mais le moins qu'on puisse dire, c'est que le sujet recule spectaculairement. Plutôt que de parler lui-même, il »est parlé«, selon la formule lacanienne. »Par toutes les chicanes qu'il établit entre lui et ce qu'il écrit, le sujet écrivant dérouté tous les signes de son individualité particulière; la marque de l'écrivain n'est plus que la singularité de son absence; il lui faut tenir le rôle de mort dans le jeu de l'écriture«¹¹. C'est encore l'»écriture« qui, nous dit-on dans la même sphère intellectuelle, détrône la métaphysique«¹². À ce genre d'affirmations, les »humanistes« n'ont pas manqué de réagir avec émotion¹³. Mais n'est-ce pas un combat d'arrière-garde? La meilleure preuve, n'est-ce pas le fait que l'Église catholique, toujours en retard d'une révolution selon ses détracteurs (et selon certains de ses amis) vient de découvrir l'humanisme au moment où il est en train de disparaître¹⁴?

Mais gardons la tête froide. La fiche biographique, la vie privée du sujet est devenue sans importance aucune, nous dit-on¹⁵. L'on pourrait ironiser sur la brillante personnalité de

9 Cf. G. MOUNIN, Introduction à la sémiologie, Paris 1970, spéc. pp. 66 et 130; excellent aperçu de ces tendances récentes en linguistique, dans: Syntax and Semantics, vol. 13: Current Approaches to Syntax, éd. E. A. MORAVCSIK, J. R. WIRTH, New York etc. 1980.

10 Cf. J. DERRIDA, Les fins de l'homme, dans: Marges de la philosophie, Paris 1972, pp. 129–174. Voir aussi les actes de la décade de Cerisy (1980), consacrée à l'œuvre du même penseur: Les Fins de l'homme. A partir du travail de Jacques Derrida, Paris 1981.

11 M. FOUCAULT, Qu'est-ce qu'un auteur?, Paris 1970, p. 78.

12 Voir l'article de Christian Delacampagne paru dans Le Monde du 18 mai 1983, p. 2, et intitulé »Fin de la métaphysique, naissance de l'écriture« (sur la pensée de J. Derrida). C'est également Derrida qui inspire les prétendus »déconstructionnistes« et notamment les »Yale critics«, cf. F. LARUELLE, Machines textuelles: Déconstruction et libido d'écriture, Paris 1976; V. B. LEITCH, Deconstructive Criticism: An Advanced Introduction, London 1983.

13 Cf. M. DUFRENNE, Pour l'homme, Paris 1968.

14 Cf. C. GEFFRÉ, La crise de l'humanisme et l'actualité d'une anthropologie chrétienne, dans: Humanisme et foi chrétienne. Mélanges scientifiques du centenaire de l'Institut Catholique de Paris publiés par C. Kannengieser et Y. Marchessan, Paris 1976, p. 473–483, ici p. 473 (allusion à »l'inflation anthropocentrique de la théologie contemporaine«).

15 R. BAKKER, Het filosoferen van Michel Foucault (vooral in verband met zijn mensbeschouwing), dans: Structuralisme. Voor en tegen (cit. n. 8), p. 35–43, ici p. 35. Voir aussi la théorie du »discours« telle que Foucault l'a brillamment développée dans: L'ordre du discours. Leçon inaugurale au Collège de France prononcée le 2 décembre 1970, Paris 1971: »Plutôt que de prendre la parole, j'aurais voulu être enveloppé par elle, et porté bien au-delà de tout commencement possible. J'aurais aimé m'apercevoir

ceux qui ont à la fois perçu et (quoi qu'ils en disent) formulé (dans des ouvrages signés) ce nouveau «discours» sur la pensée anonyme¹⁶. L'on pourrait, si on les connaissait, apprendre leurs joies, leurs émotions, leurs chagrins, leurs espoirs et ambitions, leurs désespoirs. *Homines sunt, et nil humani ab eis alienum est*. Mais il nous sera répondu – et c'est sans doute vrai – que cela n'a rien à voir dans le fond du débat. L'on pourrait aussi s'interroger sur le pourquoi personnel de certains de leurs intérêts et passions scientifiques¹⁷ et davantage encore sur une certaine relativité historico-spatiale de leur discours, car, comme l'a écrit Claude Geffré, «le mépris pour l'humanisme affiché par une certaine intelligentsia est un phénomène propre aux sociétés riches et permissives de l'Occident»¹⁸.

Certes, la théorie de la fin de l'homme doit être prise au sérieux d'autant plus que depuis bien des décennies l'expression artistique, qui a souvent une valeur prophétique, annonce cet effacement et cette dissolution de l'homme comme sujet, dont le structuralisme sous ses diverses formes a ensuite pris la relève. Cependant, l'expérience historique récente nous enseigne que les «-ismes», selon le jeu de l'action et de la réaction, se succèdent et ne se ressemblent pas. Ne faut-il donc pas s'attendre une fois de plus, à long ou même à moyen terme, à une réaction du sujet «décentré». Je sais que dans ce que Foucault appelle l'«a priori historique» ou «le champ épistémologique», il s'agit de quelque chose de neuf et de plus fondamental que d'une simple histoire des idées. Toutefois, dans la controverse autour du structuralisme et de la pensée anonyme, l'on peut tout de même reconnaître des échos partiels du vieux débat entre objectivisme et subjectivisme, entre déterminisme et liberté, voire, d'un point de vue théologique, entre la grâce et le libre arbitre. Et puis, est-il possible – überhaupt – de faire radicalement abstraction du sujet, de la personnalité, du vécu, de l'intentionnalité signifiante? En d'autres termes, le sujet se laissera-t-il éliminer pour de bon? Il me semble, de toute manière, un peu prétentieux d'affirmer que le point de vue de nos devanciers (je pense p. ex. à l'existentialisme en philosophie) est devenu entièrement «insignifiant», car la réalité humaine et extrahumaine est tellement complexe qu'elle peut et doit être abordée sous des angles divers, voire contradictoi-

qu'au moment de parler une voix sans nom me précédait depuis longtemps: il m'aurait suffi alors d'enchaîner, de poursuivre la phrase, de me loger, sans qu'on y prenne garde, dans ses interstices, comme si elle m'avait fait signe en se tenant, un instant, en suspens» (ici p. 7).

16 Sans aller jusqu'à dissenter sur le «pouvoir» personnel concentré entre les mains des 200 «intellocrates» ou «agents de la circulation des idées» qui régissent (en France) sur l'intelligentsia par le biais de l'université, de l'édition et des médias (voir le livre de H. HAMON et P. ROTMAN, *Les intellocrates*, Paris 1981), l'on ne saurait oublier que ces auteurs sont souvent devenus, fût-ce malgré eux, de véritables idoles intellectuelles pour le «Publikum» qui consomme leurs œuvres, qui les cite à tout propos et qui, fût-ce encore une fois malgré ces auteurs eux-mêmes, veut en savoir tout sur leur vie personnelle, sur leur carrière et sur leurs opinions. Parfois, tout est tellement ramené à leurs personnes qu'ils deviennent le symbole même de leur message ou de ce qu'ils ont décrit (voir p. ex. M. CLAVEL, cit. n. 6, p. 140, qui avait dit lors des événements de mai 1968 à Paris: «nous sommes en plein Foucault»). D'un autre côté, il faut cependant reconnaître que ces grands auteurs ne font pas uniquement les idées, mais qu'ils traduisent et reflètent en même temps les mutations culturelles de leur temps.

17 À ce propos, et par exemple, la lecture de la correspondance et des conversations entre Foucault et Clavel me paraît éclairante (cf. CLAVEL, cit. n. 6, p. 138–142): Pour ce qui est du «Sitz im Leben» idéologique de la «nouvelle histoire», voir FURET (cit. n° 24) p. 5–9, 17–24.

18 GEFFRÉ (cit. n. 14), p. 475. Je songe ici également à une discussion que j'avais avec mon maître le professeur G. Sanders à l'occasion de la soutenance, à l'université de Gand (le 29 avril 1983), de la thèse de mon collègue Freddy Decreus sur l'applicabilité de l'analyse structurale au *carmen* 8 de Catulle. M. Sanders se demandait notamment si le formalisme russe n'a pas été pour ses adeptes un refuge intellectuel bienvenu dans la contexture soviétique du premier quart de notre siècle. De nos jours, d'autre part, l'on a parfois l'impression que des clivages idéologiques ne sont pas étrangers non plus au débat sur l'humanisme et le structuralisme.

res¹⁹. L'angle structuraliste constitue désormais un apport acquis de notre époque, qui a sa part de vérité et qu'il ne sera plus possible d'ignorer (ainsi, répétons-le, l'a priori historique qui rend possibles les connaissances et les théories est une véritable découverte de Foucault). Sans doute est-il normal que tout nouveau courant de pensée se proclame avec un certain enthousiasme dogmatique, auquel le courant structuraliste n'a pas fait exception²⁰. Et sans doute est-il inhérent à tout système global (ou qui a la prétention de la globalité) et bien construit de ne pas voir les exceptions et les dérogations susceptibles de l'infirmier ou de le relativiser²¹, au point que ses adeptes méconnaissent parfois le fait qu'on peut penser autrement et que beaucoup le font effectivement, sans être forcément «réactionnaires»²².

À ce propos, nous ne constatons pas seulement des discordances ou du moins des différenciations sur la scène intellectuelle et scientifique de notre temps (parmi lesquelles un certain distancement par rapport au structuralisme de la première heure). Nous constatons aussi que s'élaborent çà et là des compromis ou des «rééquilibrages» entre d'une part la reconnaissance d'un certain nombre de déterminismes que nous ont appris la linguistique, l'ethnologie et la psychologie, et d'autre part le droit inaliénable de l'homme «sujet» à une réflexion sur lui-même²³. De tels compromis ne sont pas nécessairement inspirés par le désir de sauver ce qui peut

19 De là aussi les perpétuelles redécouvertes et réactualisations, à des moments déterminés, de penseurs du passé qui n'avaient plus eu cours depuis longtemps. À cet égard, les hommages rendus de toutes parts à Raymond Aron, récemment décédé, constituent à leur tour un cas intéressant.

20 Voir déjà au sujet de la linguistique: M. LEROY, Tendances ou doctrinarisme dans la pensée linguistique contemporaine, dans: Mélanges G. Smets, Bruxelles 1952, p. 523-532; A. DAUZAT, Structuralisme et doctrinarisme dans la linguistique contemporaine, dans: Le français moderne 21 (1953) p. 307-308.

21 L'on sait, p. ex., que M. Foucault croit à des coupures relativement brusques dans l'histoire du champ de savoir (les découpages épistémologiques entre la Renaissance ou l'âge de la ressemblance, la période classique ou l'âge de la représentation, et l'âge de l'homme ou des sciences humaines, à partir de 1800 environ). Cette thèse vraiment géniale se base évidemment sur les nombreux facteurs de discontinuité entre ces différentes périodes. Mais il reste forcément des facteurs de continuité qui sont susceptibles de nuancer le tableau.

22 Cette réflexion me vint à l'esprit quand je lisais un ouvrage récent de Louis DUPRÉ (professeur de philosophie à la Yale University) et de Edith CARDOEN, *Terugkeer naar innerlijkheid* [Retour à l'intériorité], Antwerpen, Amsterdam 1981. Il s'agit d'une version adaptée, en néerlandais, du livre «Transcendent Selfhood» de L. DUPRÉ, publié aux États-Unis en 1976. Le point de départ est la constatation que notre culture souffre d'un objectivisme effréné et que la subjectivité s'en trouve altérée et vidée de sa substance. Il s'ensuit, selon les auteurs, une crise spirituelle sans précédent. Même si ce livre n'aborde pas explicitement la rationalité structuraliste, il va sans dire qu'il se trouve aux antipodes de celle-ci ou, du moins, qu'il a été écrit dans une tout autre sphère intellectuelle. À ce propos, il convient d'ajouter que la préfiguration de la mort de l'homme sujet dans l'art moderne, est en quelque sorte relayée à présent par l'évolution technologique vertigineuse qui se déroule sous nos yeux. Mais ses phénomènes commencent visiblement à s'accompagner, comme par ricochet, d'un «retour du sacré» et même de certaines formes d'irrationalité incontrôlée. Voir, à ce propos, «Les nouvelles sectes» de A. WOODROW, Paris 1981, et son article récent «Retour sauvage à Dieu», paru dans *Le Monde* du 2 novembre 1983, p. 8. Quant à moi, je ne vois pas encore clair dans les rapports (rapports d'antinomie ou, au contraire, de concomitance?) entre les prophéties sur la fin de l'homme (au sens qu'y donnent Foucault ou Derrida, et non pas au sens apocalyptique, bien sûr) et la prophétie d'André Malraux sur un éventuel XXI^e siècle métaphysique. N'oublions pas, en effet, que M. Clavel se félicitait avec conviction de la mort de l'humanisme qui, jadis, avait provoqué la mort de Dieu. Voir d'ailleurs M. VAN UYTFANGHE, *L'Antiquité tardive, le Haut Moyen Âge et la seconde moitié du XX^e siècle: affinités réelles ou imaginaires? Quelques considérations didactiques*, dans: *Didactica Classica Gandensia* 19 (1979) p. 139-182, spéc. p. 163-165.

23 Je pense à l'œuvre du phénoménologue P. RICŒUR (cf. p. ex. *Le conflit des interprétations. Essais d'herméneutique*, Paris 1969; *IDEM, La métaphore vive*, Paris 1975, et l'ouvrage cité dans la n. 24) et au structuralisme génétique de L. Goldmann (voir A. GOLDMANN, M. LOWY, S. NAÏR, *Le structuralisme génétique. L'œuvre et l'influence de Lucien Goldmann*, Paris 1977. Voir aussi C. GEFFRÉ, cit. n. 14,

l'être. Au contraire, ils relèvent, dans une certaine mesure, du schéma thèse-antithèse-synthèse qui se trouve pour ainsi dire inscrit dans le cours même de l'histoire intellectuelle. C'est donc déjà le cas au niveau des penseurs individuels et, comme je l'ai dit, il n'est pas exclu que cela se produise, à plus long terme, d'une manière plus généralisée. Seul l'avenir dira, bien entendu, si cette analyse est correcte. De toute façon, la situation est pour l'instant moins univoque que d'aucuns ne pourraient se l'imaginer.

Dans tout ce qui précède, j'ai raisonné à partir d'un certain «relativisme» historique. Précisément, il me reste à dire un mot sur l'histoire, ce qui nous ramènera d'office à l'histoire des langues et à la linguistique historique. L'on sait que le structuralisme est plutôt anhistorique et que l'enseignement actuel tend à une désaffection à l'égard de l'histoire, ce qui entraîne le risque d'une amnésie collective extrêmement dangereuse pour l'avenir de la civilisation et de la démocratie. Mais parallèlement, le grand public s'intéresse plus que jamais aux livres d'histoire, ce qui ne s'explique peut-être pas uniquement par un esprit nostalgique. De plus, les historiens de métier n'ont pas chômé entre-temps, bien au contraire. Et paradoxalement, leurs travaux ont été à leur tour marqués par la pensée structurale et systématique. Il s'agit, l'on s'en doute, de la «nouvelle histoire» qui, délaissant l'histoire événementielle et biographique, s'est tournée vers l'histoire de longue durée, celle des mouvements collectifs, des structures économiques, sociales et mentales. Des études brillantes ont vu le jour dans ce domaine et leurs résultats constituent, eux aussi, un acquis définitif. Ce qui n'empêche que là également, des voix critiques commencent à se faire entendre²⁴, et tout indique qu'il faudra réintroduire par la petite porte l'histoire «factuelle» et «personnelle» qu'on avait fait sortir par la grande. À cet égard, il est significatif que l'un des représentants les plus brillants de la «nouvelle histoire», Jacques Le Goff, a récemment préconisé une remise en valeur du personnalisme d'Emmanuel Mounier²⁵. Plus récemment encore, le Président de la République française en personne a vivement dénoncé le délabrement de l'enseignement de l'histoire en France. Ce n'est pas la «nouvelle histoire» qui a voulu cela, mais en pratique, la réduction de l'histoire à une certaine phraséologie des sciences

p. 477: «Les savoirs sur l'homme doivent être repris dans une réflexion de l'homme sur lui-même, de telle sorte que l'homme ne soit pas seulement l'objet du savoir, mais le sujet d'un savoir. Et l'homme ne naît à la conscience de soi que comme vouloir de soi. L'homme comme personne est une tâche».

24 Présentations de la nouvelle histoire: J. LE GOFF, R. CHARTIER, J. REVEL (éd.), *La nouvelle histoire*, Paris 1978; R. DEUTSCH, *La nouvelle histoire. Die Geschichte eines Erfolges*, dans: *Hist. Zs.* 233 (1981) p. 107-129; P. H. HUTTON, *The History of Mentalities. The New Map of Cultural History*, dans: *History and Theory* 20 (1981) p. 237-259. Nuances et critiques: F. FURET, *L'Atelier de l'histoire*, Paris 1982; P. RICŒUR, *Temps et récit*, t. I, Paris 1982 (notamment la seconde partie où interviennent quelques «nouveaux historiens» et des théoriciens de la science). Voir aussi M. VAN UYTFANGHE, *L'individu et l'histoire: réflexions didactiques sur les Douze Césars de Suétone*, avec deux extraits commentés du *Divus Augustus* (ch. 94, 1-6 et ch. 28), dans: *Didactica Classica Gandensia* 20-21 (1980-1981) p. 437-458, spéc. p. 440-445.

25 Dans *Le Monde* du 30 octobre 1982, p. 2, sous le titre «Être personnaliste aujourd'hui». Il est sans doute intéressant de noter ici qu'un ami intime de Mounier, l'historien Henri-Irénée Marrou, voyait le structuralisme d'un très mauvais œil, car «il n'est pas d'*idola mentis* plus dangereuse que l'hypothèse qui postule entre les différentes manifestations contemporaines de la vie une unité plus ou moins comparable à celle d'un organisme vivant. Ce témoignage de praticien est l'avertissement solennel que l'historien adresse à son frère le philosophe; nous devons, plus que jamais, le lancer avec force car la tentation d'adorer cette idole renaît, de génération en génération, comme le phénix de ses cendres: ne voyons-nous pas, en ce moment même, le structuralisme à la mode rechausser allègrement les bottes de Spengler? ... Il n'est pas sans signification de voir le nom de ce maître d'erreurs sombres, de ce précurseur du nazisme, apparaître comme naturellement sous la plume de Michel FOUCAULT, au moment d'achever «*Les Mots et les Choses*», Paris 1966, p. 345 et 382 (bis!) (*Théologie de l'histoire*, Paris 1968, p. 66 + n. 1).

sociales (quelle que soit l'importance de celles-ci) risque, apparemment, de faire perdre au pays de Jules Michelet et de Lucien Febvre sa mémoire collective²⁶.

Un même rééquilibrage s'impose, me semble-t-il, à la linguistique. Après la «thèse» (c'est-à-dire la vieille grammaire historique) et l'«antithèse» (la linguistique structurale, qui passait à l'autre extrême), il faut une «synthèse» qui rend justice aux dimensions à la fois synchronique et diachronique de la langue, ou du moins une coexistence légitime de différents angles d'incidence. Je ne vois pas, en effet, pourquoi à côté des structuralistes et des transformationalistes (qui, répétons-le, s'opposent diamétralement), les historiens de la langue n'auraient plus droit de cité aujourd'hui (quand je dis «historiens», je l'entends au sens large, car il y a aussi une histoire externe des langues qui d'une part se trouve en interaction constante avec l'histoire interne et, d'autre part, fait partie de l'histoire de la culture). C'est dire que la discussion sur la conception de l'histoire, évoquée plus haut, nous intéresse directement. Les recherches de ceux qui ont continué malgré tout à s'occuper de la diachronie, ont d'ailleurs été fécondées à leur tour par la méthodologie structurale et même générative²⁷. Comme nous le verrons plus loin, d'autres tendances innovatrices se greffent sur les approches traditionnelles. Vraiment, une «querelle des anciens et des modernes» n'a plus beaucoup de sens.

*

Ce trop long détour suffira, me semble-t-il, pour justifier l'apparent paradoxe de la publication que nous commentons. S'il n'a fait qu'enfoncer des portes ouvertes, je dirais: tant mieux. Mais il convient maintenant de présenter le contenu du volume avant de juger de sa valeur. Le livre s'ouvre par une introduction de l'éditeur lui-même (pp. 1-22). Partant de l'interrogation de base «Warum wird heute nicht mehr eine einheitliche lateinische Sprache gesprochen?», R. KONTZI examine comment cette question a été posée et comment les réponses se sont développées au cours des siècles. Depuis Dante, en passant par les savants de la Renaissance, quatre principes d'explication s'étaient précisées à la fin du XVIII^e siècle: 1) le temps (le principe évolutionniste); 2) la différenciation respectivement sociale et stylistique du latin; 3) l'influence des substrats préromains; 4) celle des superstrats postromains. Vint ensuite, au XIX^e siècle, la romanistique en tant que science. Des hypothèses se formulèrent sur le roman commun identifié d'abord au provençal (F. Raynouard), puis au «latin vulgaire» (F. Diez). Dès la fin du siècle, les recherches se firent plus intenses lorsqu'on étudiait des facteurs tels que le substrat (G. I. As-

26 Sur cette intervention de M. François Mitterrand, voir *Le Monde* du 3 septembre 1983, p. 11.

27 Cf. p. ex. A. MARTINET, *Économie des changements phonétiques*, Berne 1955; E. COSERIU, *Sincronía, diacronía e historia*, Montevideo 1958; R. L. POLITZER, *The Impact of Structuralism on Historical Romance Philology*, dans: *General Linguistics* 5 (1961) p. 58-71; R. D. KING, *Historical Linguistics and Generative Grammar*, Englewood Cliffs, N. J. 1969; R. P. STOCKWELL, R. MACAULY (éd.), *Linguistic Change and Generative Theory. Essays from the UCLA Conference 1969*, Bloomington, London 1972; M. HARRIS, *Some Problems for a Case Grammar of Latin and Early Romance*, dans: *Journal of Linguistics* 11 (1975) p. 183-194; IDEM (éd.), *Romance Syntax. Synchronic and Diachronic Perspectives*, Salford 1976; N. L. CORBETT, *De la philologie à la grammaire transformationnelle, en passant par le structuralisme. Perspectives sur le changement phonétique*, dans: *Atti del XIV Congresso internazionale di linguistica e filologia romanza [Napoli 15-20 aprile 1974]*, vol. I, Napoli, Amsterdam 1978, p. 299-315; E. COSERIU, *Grammaire transformationnelle, grammaire historique*, ibidem, p. 329-342; L. HEILMANN, *Grammatica generativa trasformazionale e grammatica storica*, ibidem, p. 291-297; M. MANOLIU-MANEA, *Grammaire transformationnelle et linguistique romane. Le changement syntaxique*, ibidem, p. 317-328; R. POSNER, J. N. GREEN (éd.), *Trends in Romance Linguistics and Philology*, vol. 1: *Romance Comparative and Historical Linguistics*, The Hague, Paris, New York 1980; Th. BYNON, *Historische Linguistik. Eine Einführung, gegenüber dem engl. Original überarb. und erw. dt. Ausg.*, München 1981.

coli)²⁸, la différenciation temporelle de la colonisation romaine (G. Gröber), la fragmentation de l'empire d'Occident (A. Meillet), la position sociale des colonisateurs et le superstrat germanique (W. von Wartburg), les normes spatiales ou «aréales» (M. Bartoli), l'intensité de la colonisation (A. Alonso), l'existence de divers centres de colonisation avec autant de directions de la romanisation (A. Griera), la régression de la culture latine au sens large du terme et l'influence de l'adstrat grec (E. Coseriu).

L'auteur évoque également la théorie de l'école de Nimègue (J. Schrijnen, C. Mohrmann) sur la «langue spéciale» des chrétiens, et celle de la linguistique idéaliste (K. Vossler) concernant les «nouvelles formes de pensée» dans le latin vulgaire (conçu comme une langue non littéraire et non hellénisée, appauvrie parce que sacrifiant le locuteur au profit du seul auditeur), lequel, d'après les conclusions de A. Tovar, était déjà différencié en soi pour des raisons diverses. En fait, un structuraliste qui ne néglige pas les facteurs extralinguistiques, à savoir K. Togeby, nous apprend qu'il ne faut jamais isoler un seul facteur de dislocation. À ces facteurs nombreux et concomitants, H. Lüdtke a ajouté celui des voies de communication dans l'empire romain, ce qui lui permet d'opposer la Romania continentale à la Romania accessible seulement par mer. Enfin, au sujet de la chronologie de la différenciation, seules les deux théories extrêmes sont prises en compte: celle de H. F. Muller (naissance tardive des langues romanes) versus celle de M. Křepinský (naissance précoce, dès la colonisation, sans latin vulgaire ni roman commun).

Dans ces pages, l'éditeur incorpore également des contributions sur la méthode comparative (R. A. HALL jr.), sur la formation de langues romanes distinctes (H. MEIER, G. REICHENKRON), sur l'influence grecque (E. COSERIU) et sur la naissance des «Schriftsprachen» (très important article de H. LÜDTKE). En revanche, le recueil lui-même ne pouvait pas reproduire des études de tous les savants signalés dans l'aperçu introductif. Mais résumons d'abord succinctement celles qui y sont:

– pp. 23–32: GUSTAV GRÖBER, *Vulgärlateinische Substrate romanischer Wörter* (Archiv für lateinische Lexikographie und Grammatik 1, 1884, ici pp. 204–213 [réimpression partielle]).

Plaidoyer pour l'étude comparative des mots romans (des dérivés, bien entendu, et non pas des emprunts ou des innovations proprement romanes), étude permettant d'atteindre les formes de départ, dont le phonétisme ne coïncide toutefois pas nécessairement avec les simples étymons latins ni même avec leurs attestations vulgaires aux graphies parfois très variables. Ces attestations sont néanmoins importantes pour le romaniste. Mais celui-ci doit savoir que le latin vulgaire a connu plusieurs phases chronologiques et que les différents idiomes romans remontent à des phases différentes, c'est-à-dire aux moments respectifs de la colonisation romaine (ce qui explique notamment que le sarde contient le plus d'archaïsmes). Le *terminus ad quem* du substrat latin d'un mot roman (c'est-à-dire la durée certaine de sa «vulgärlateinische Periode») est donc déterminé par la chronologie de la romanisation du territoire où le mot s'est conservé.

– pp. 33–56: JOSEPH SCHRIJNEN, *Le latin chrétien devenu langue commune* (Revue des études latines 12, 1934, pp. 96–116 = *Collectanea Schrijnen*, Nijmegen et Utrecht 1939, pp. 335–356).

Théorie du «latin chrétien» (terme préféré pour des raisons pratiques à celui, plus adéquat, de «latin des chrétiens») en tant que langue spéciale formée sur le territoire romain et basée sur les rapports sociaux du groupe des premiers chrétiens (la *disciplina christiana*). Réponse aux questions critiques de J. Marouzeau relatives à cette «Sondersprache». La preuve la plus concluante est fournie par les christianismes indirects, c'est-à-dire les faits linguistiques qui, de par leur nature, ne sont pas associés au christianisme mais qui ne se rencontrent que chez des

²⁸ Important point d'ancrage de ces discussions: la première lettre linguistique de G. I. Ascoli [1881–1882], reprise dans le second recueil de R. KONTZI (cf. la n. 1) p. 29–54.

auteurs chrétiens. L'origine de cette langue est à rechercher dans un fait collectif qui a précédé le «latin d'Église» et qui est à distinguer du style des auteurs individuels (Tertullien notamment). Avec le triomphe du christianisme, le latin chrétien est devenue la koinè de la Romania, qui s'est maintenue pendant toute l'époque mérovingienne avant de se scinder, à partir du IX^e siècle, en plusieurs langues romanes (ici l'auteur rencontra l'opinion de H. F. Muller qui supposait une naissance tardive des langues néolatines).

– pp. 53–112: Walther von WARTBURG, Die Ausgliederung der romanischen Sprachräume (Zeitschrift für romanische Philologie 56, 1936, pp. 1–48, avec cartes et bibliographie).

Analyse des principaux faits différenciateurs a) à partir du latin lui-même: maintien ou omission du *s* final; sonorisation ou non des occlusives sourdes; b) à partir des substrats non latins, en particulier du substrat celtique, comme p. ex. *ct* > *xt* et *u* > *ü*. Ces faits opposent la Romania orientale à la Romania occidentale (la ligne La Spezia-Rimini), cette dernière étant fragmentée à son tour sur la base des substrats. Plus tard s'y ajoute le superstrat germanique (terme créé par von Wartburg en 1932), dont les effets s'avèrent complexes. Dans la Galloromania, où le critère de l'influence des Francs permet de distinguer 4 zones, la frontière entre le français et le provençal ainsi que la position spéciale du français à l'intérieur de la Romania occidentale (mutations phonétiques) s'expliquent par cette invasion franque. En Italie, l'action des Lombards, en s'exerçant de part et d'autre de la ligne La Spezia-Rimini, a empêché que cette ligne ne devienne, pour l'italien, plus qu'une simple frontière dialectale. L'auteur conclut que la différenciation linguistique de la Romania résulte d'un processus complexe où sont intervenus les substrats, les différences sociales chez les médiateurs de la langue latine, les innovations propres consécutives à cinq siècles de latinisation profonde, les invasions et les superstrats germaniques, et les invasions arabes (perte des côtes nord-africaines, isolement mutuel des territoires romans).

– pp. 123–162: Matteo BARTOLI, Grundzüge der romanischen Sprachen = Traduction abrégée de: Caratteri fondamentali delle lingue neolatine (Archivio glottologico italiano 28, 1936, pp. 97–133 et 29, 1937, pp. 1–20, réimprimé dans: Saggi di linguistica spaziale, Torino 1945, pp. 75–119, ici pp. 75–119).

Se demandant quels sont les traits fondamentaux qui séparent l'italien et ses dialectes des autres langues romanes, l'auteur interpose, entre l'époque latine (conquête du Latium) et l'époque romaine, une époque romaine (quand l'Italie et quelques grandes *provinciae* ont été soumises à Rome). Faisant la distinction entre les innovations linguistiques de cette époque romaine et celles de l'époque romane, il constate que les premières sont beaucoup plus nombreuses en Italie qu'en Ibérie, en Gaule ou en Dacie, et il en fournit une foule d'exemples concrets. Explication de ce phénomène: de l'époque augustéenne à Dioclétien, l'Italie romaine n'était pas seulement le centre géographique, mais aussi culturel et économique du monde romain tout entier, et des provinces latinophones en particulier. C'étaient des rapports tels qu'il y en a entre une ville et la campagne. La plupart des innovations partaient donc de l'Italie et, d'après une des *norme areali*, leur nombre est plus grand dans leur aire de provenance que dans celle où aboutit leur rayonnement. Les innovations romanes, par contre, sont nettement plus importantes en dehors de l'Italie, ce qui est partiellement dû aussi à l'action plus forte des superstrats germanique, arabe ou slave. Elles y ont même chassé une partie des innovations romaines, déjà moins répandues auparavant. Celles-ci étaient aussi les moins nombreuses en Ibérie, à cause des contacts moins fréquents entre cette région et l'Italie. C'est, enfin, en Italie même que les divisions et subdivisions linguistiques étaient les plus prononcées.

– pp. 163–186: Amado ALONSO, Die Aufgliederung der westromanischen Sprachen = traduction de: Partición de las lenguas románicas de occidente (Miscelánea Fabra, Buenos Aires 1945, réimprimé dans: Estudios lingüísticos. Temas españoles, Madrid 1961, pp. 84–105).

La subdivision des langues romanes peut se faire selon des critères variables (différences

précoces datant de l'époque romaine: Romania occidentale ↔ Romania orientale; substrats: p. ex. Ibéroromania, Galloromania; l'empreinte germanique), mais chacun de ces critères se relativise dès que l'on envisage toute l'histoire des langues romanes, de la romanisation jusqu'aujourd'hui. Alors p. ex., l'italien ne s'oppose plus au castillan, mais les deux s'apparentent non seulement l'un à l'autre mais aussi au provençal, au catalan et au portugais. Et malgré le substrat gaulois commun, le provençal constitue ensemble avec l'italien, le catalan, le castillan et le portugais, une famille linguistique qui se démarque du français. À partir du III^e siècle, le dacoroman s'isole face à l'Italie, à la Gaule et à la Péninsule ibérique. Jusqu'au VI^e siècle, la province de Gaule accuse une cohérence linguistique (Galloromania), mais après, lorsque les Francs sont devenus sédentaires, commence un procès de déromanisation qui, malgré une réromanisation ultérieure, a fait en sorte que le français est une «langue mixte» ou du moins une langue romane inclassable. Enfin, parmi les idiomes conservateurs, c'est-à-dire demeurés proches du type latin (le provençal, le catalan, le castillan, le portugais et aussi l'italien), le castillan occupe une place spécifique à la faveur de ses propres innovations.

– pp. 187–215: Harri MEIER, Die Herausbildung der portugiesischen Sprache = traduction de: A formação da língua portuguesa (Ensaio de Filologia Românica, Revista de Portugal, Lisboa 1948, pp. 5–30; Rio de Janeiro 1973, pp. 5–34).

Remarques sur la crise du concept de latin vulgaire en tant que base globale des langues romanes. On l'a trop conçu comme un ensemble homogène et abstrait, et on a dû le nuancer sous plusieurs angles (chronologie de la romanisation, phases évolutives du latin lui-même, différenciations sociales, données de la géographie linguistique et de la dialectologie comparée). Quant à l'Ibéroromania et à la Lusoromania en particulier, l'on constate des similitudes assez frappantes avec certains parlars de l'Italie du Sud (p. ex. *tenere* pour *habere*, infinitif personnel, maintien du parfait synthétique), similitudes qui nuancent l'opposition entre Romania occidentale et Romania orientale et montrent la complexité de la «stratigraphie» linguistique. Leur origine pourrait bien remonter à la romanisation. Celle-ci oppose, de plus, l'Hispanie citérieure (établissements militaires, colonisation agricole) à l'Hispanie ultérieure, qui comprend le Portugal actuel (peuplement urbain à haut niveau culturel, d'où un plus grand conservatisme linguistique). Le rayonnement de ces deux centres de romanisation évolue avec les nouvelles subdivisions administratives sous l'empire. La création de la province de Gallécie par l'empereur Caracalla (216), les vicissitudes des invasions germaniques et arabes et celles de la Reconquista contribueront ensuite à l'individualisation de la langue portugaise, mais avec des stades et des zones de transition entre elle et l'espagnol.

– pp. 216–244: Robert A. HALL Jr., The Reconstruction of Proto-Romance (Language 26, 1950, pp. 6–27).

L'auteur sait que la reconstitution comparative et ses formes à astérisque ont fait l'objet de critiques sévères. Avec George L. Trager, il croit de nouveau aux vertus de cette méthode, tout en voulant la compléter par l'analyse synchronique et par l'étude directe des données historiques (documents et textes). Pour cette branche de la linguistique, la romanistique apparaît comme le champ d'application par excellence. Au lieu du schéma langues romanes → latin vulgaire → latin classique → latin archaïque, R. A. Hall propose toute une généalogie qui mène rétrospectivement des proto-stades des dialectes romans, en passant par des chaînons plus anciens tels que le proto-gallo-roman, le proto-ibéro-roman, le proto-occidentalo-roman, le proto-italo-roman, le proto-italo-occidentalo-roman, etc., au proto-continentalo-roman et au proto-méridionalo-roman, et finalement au proto-roman lui-même, qui se situe dans la dernière période de la république et aux débuts de l'empire. Le proto-roman se double donc chronologiquement du latin classique, leur phase concomitante étant précédée de la phase latine.

– pp. 245–256: Antoine MEILLET, Le développement des langues (Linguistique historique et linguistique générale, t. II, Paris 1951, pp. 70–83).

Réflexions sur le caractère à la fois continu et discontinu de la structure du langage et sur la distinction saussurienne entre langue et parole. Selon l'auteur, l'attrait de la linguistique provient notamment du fait qu'elle permet de constater, sinon d'observer des changements. En pratique, il s'agit surtout de l'aboutissement des états de langue successifs, car le procès du changement lui-même est difficile à suivre. Mais il y a une exception de taille : l'évolution du latin aux parlers romans, qui s'est déroulée dans une période pleinement historique. Au III^e siècle après J.-C., la langue commune de la partie occidentale de l'empire romain était le latin. Au IX^e siècle, l'on constate que la langue parlée dans les divers pays est autre que n'était le latin ancien, et ceci d'une manière non concordante dans les divers pays. Après des siècles où l'on n'avait jamais cessé de sentir une continuité de la langue, il se trouvait qu'une langue nouvelle était née. De telles mutations ne se réalisent aisément que dans les périodes troubles comme l'a été celle des grandes invasions où l'unité latine a abouti à la diversité romane. Mais ici, le linguiste n'ignore pas totalement la courbe du développement grâce à la façon dont le latin a été écrit entre le III^e et le IX^e siècle. La transformation a dû être rapide, car dès le V^e siècle, les « fautes » du latin écrit dévoilent que, dans la langue parlée, l'état de langue « roman » était atteint pour l'essentiel. La connaissance du latin permet de vérifier les données de la méthode comparative, qui a néanmoins une grande valeur en soi. En fait, l'historien de langues étudie du continu toujours en examinant du discontinu.

– pp. 257–290: Eugenio COSERIU, Das sogenannte »Vulgärlatein« und die erste Differenzierung in der Romania. Eine kurze Einführung in die romanische Sprachwissenschaft = traduction abrégée et résumée de: El llamado »latin vulgar« y las primeras diferenciaciones romances. Breve introducción a la lingüística románica (manuscrit non publié, Montevideo 1954, pp. 2–43, 133–150, 172–202).

Le concept de « latin vulgaire » sous-jacent à la plupart des manuels est celui d'une « autre » langue, différente du latin littéraire et plus ou moins homogène, parlée par le peuple au temps de la république et de l'empire (cf. l'opposition, au IV^e siècle, entre *vulgo* et *latine*). L'élaboration de ce concept (F. Diez, H. Schuchardt, W. Meyer-Lübke) a été favorisée par le romantisme (le populaire = le vrai, l'authentique). À la suite de certaines études (notamment »Neue Denkformen im Vulgärlatein« de K. Vossler [1922] et »Lateinische Umgangssprache« de J. B. Hofmann [1936]) et des progrès de la linguistique (contre la langue en tant qu'organisme ou en tant qu'abstraction ou reconstruction indifférenciée), le concept a mûri et est devenu plus flexible, l'opposition classique-vulgaire cédant devant celle entre formes plus anciennes et plus récentes, entre conservation et innovation. Au I^{er} siècle avant notre ère, p. ex., la langue de la communication quotidienne avait une majorité d'isoglosses en commun avec le latin littéraire. Cette proportion change sensiblement aux II^e–IV^e siècles, mais jusqu'au début du IV^e siècle le latin parlé lui-même, qui maintenant se développe indépendamment du latin »codifié« (= classique), a moins d'isoglosses différenciatrices que d'isoglosses communes. Cependant, le maniement de la notion de latin vulgaire suppose qu'on envisage les facteurs suivants: a) les différenciations dialectales en Italie; b) la physionomie particulière du latin qui se répand hors d'Italie (l'Italie du Nord y comprise); c) les différences chronologiques dans la colonisation; d) le fait que le latin, même le latin littéraire, ne fut jamais totalement homogène; e) l'expansion des formes nouvelles durant la longue histoire du latin prétendu vulgaire. De toute façon, ce dernier n'est pas un système linguistique ni une langue historique réelle, mais un complexe de »formes de langue« utilisées à l'époque impériale, et différenciées à la fois géographiquement et chronologiquement. Le terme n'est donc qu'une convention scientifique. Quant à la différenciation régionale d'où sont sorties, après le VI^e siècle, de véritables langues nouvelles, elle est liée aux vicissitudes de l'empire romain et a été favorisée par plusieurs facteurs. Cependant, la raison principale, la *causa causans*, était la régression de la culture latine, altérée notamment par les influences orientales et germaniques et battue en brèche par la conscience et le particularisme provinciaux (voir, sur le plan de la langue proprement dite: l'origine provinciale de la

sonorisation des sourdes et la palatalisation des vélaires *k* et *g*; la formation de frontières linguistiques telles que La Spezia-Rimini, langue d'oc – langue d'oïl, etc.).

– pp. 292–300: Knud TOGEBY, Désorganisation et réorganisation dans l'histoire des langues romanes (*Estructuralismo e Historia. Miscelánea Homenaje a André Martinet*, t. I, éd. D. Catalán, Canarias 1957, pp. 277–287).

Selon l'auteur, il faut renoncer à vouloir expliquer l'évolution des langues comme le résultat d'un facteur unique. Il convient, au contraire, d'envisager tous les facteurs et d'en évaluer l'importance respective. Il distingue trois grands groupes de facteurs dont la portée est radicalement différente: 1) les facteurs retardateurs et accélérateurs qui créent respectivement des langues conservatrices et évoluées. Il s'agit surtout de l'opposition entre l'état de civilisation et le chaos. Ainsi, les domaines ayant été romanisés de bonne heure et ayant bénéficié de l'époque stable, seront plus conservateurs que les domaines de romanisation plus récente; 2) les facteurs proprement créateurs ou sélectifs (où il faut reporter l'intérêt sur la morphologie et la syntaxe plutôt que sur la phonétique), à diviser en a) facteurs inhérents à la langue: l'évolution spontanée ou générale (p. ex. la tendance analytique), le système comme facteur thérapeutique après le chaos; b) facteurs extérieurs, dont il ne faut pas exagérer la signification: substrat, superstrat, adstrat; 3) les facteurs fixant les limites linguistiques: les états ou peuples préromains, l'administration romaine, les routes militaires et commerciales, l'administration ecclésiastique (héritière directe de l'administration impériale), les royaumes issus des invasions barbares.

– pp. 301–365: Maximilien KŘEPINSKÝ, *Romanica II. La naissance des langues romanes et l'existence d'une période de leur évolution commune (latin vulgaire, période romane)*, (dans *ROZPRAVYČSAV*, SV, 13, 1958, pp. 1–55, texte abrégé).

L'auteur défend la thèse que les langues romanes sont nées lorsque les indigènes dans les provinces ont essayé de parler la langue de leurs vainqueurs. Il entend montrer de manière détaillée, 1) que les effets de la rencontre de deux langues sont très importants et qu'ils n'ont pas été paralysés dans l'empire par les écoles romaines (voir les mises en garde des écrivains antiques contre le latin parlé dans les provinces), même pas en Gaule (articulation celtique des sons latins); 2) que dans la Romania occidentale, les changements ethniques de même que ceux qui les ont suivis, n'ont pas quitté ce territoire et se sont accomplis à l'époque où l'on place la période du latin vulgaire; 3) qu'en Dacie, le latin a pris, dès la conquête du pays, une évolution différente de celle des autres territoires romains (le roumain commence par la fusion des groupes *TY* et *CY*); 4) la Sardaigne présente un développement particulier de son vocalisme qui remonte également à l'époque où l'île a été soumise aux Romains; 5) que l'Italie était le centre d'irradiation des phénomènes communs à toutes les langues romanes et que sa propre autonomie linguistique commence par la gémination des consonnes dans certains groupes *cons + y* (période classique de la littérature). Il n'y a donc pas eu d'uniformité phonétique ou lexicale du latin de l'époque impériale (dans le REW les mots attestés dans une seule langue sont les plus nombreux) et si l'on entend par »latin vulgaire« le pendant de la koinè grecque, ce terme n'a pas de sens. Par conséquent, la linguistique romane doit renoncer à vouloir reconstituer ce prétendu latin vulgaire ou roman commun.

– pp. 366–385: Günter REICHENKRON, *Die Entstehung des Rumänentums nach den neuesten Forschungen* (*Südostforschungen* 22, 1963, pp. 61–77).

Le roumain est une langue romane, même très archaïque, mais quantité de phénomènes importants l'éloignent en même temps des autres langues néolatines. Plus que celles-ci, il se ressent de contacts avec toutes sortes de peuples étrangers jusqu'après l'an 1000. Le fait que la langue roumaine a vraiment été véhiculée par transhumance (*Wanderhirtentum*) en explique la nivellation et la dialectalisation peu poussée, bien qu'il existe des »sous-régions« lexicales, dues notamment aux substrats dont le Danube sépare deux couches importantes (la Dardanie et la Dacie proprement dite). À ces substrats s'était superposé le latin impérial parlé comme

»Verkehrssprache« par ceux qui n'étaient que partiellement romanisés, mais comme véritable »Umgangssprache« par ceux qui l'étaient en profondeur, avant tout dans les villes. En 271, la mesure de l'empereur Aurélien visant à l'évacuation de la *Dacia transdanubiana* en direction de la Mésie (située au sud du Danube) touchait surtout les provinciaux les mieux romanisés, c'est-à-dire ceux pour qui le latin était une »Umgangssprache«. Les rapports entre les deux formes de latin sont compliqués (voir aussi la différenciation géographique de la romanisation), mais en combinaison avec les substrats ils permettent de distinguer le dardano-roman, le daco-roman et le géto-roman. Ce roman ne devient roumain que par l'action, également différenciée, de l'adstrat slave.

– pp. 386–409: Helmut LÜDTKE, Die Entstehung romanischer Schriftsprachen (*Vox Romanica* 23, 1964, pp. 3–21).

Avant Charlemagne, la situation linguistique de la Romania était caractérisée par la diglossie, en ce sens que le latin était la langue de communication des *litterati*, très minoritaires, et en même temps »Vorlesesprache« pour la grosse majorité des analphabètes qui le comprenaient plus ou moins, tout en parlant un »Spontanlatein« qui n'était autre que le roman. Contrairement à cette langue spontanée, le latin écrit avait peu évolué au fil des siècles, mais le lien entre les deux se trouvait assuré par le »Vorlesen« ou récitation (médiateur entre le scripteur et l'auditeur) et le protocole (médiateur entre le locuteur et le lecteur). La distinction entre latin et roman n'est devenu opérationnelle que lorsque naissaient les *scriptae* (Schriftsprachen) romanes ou, en d'autres mots, lorsque cessait la diglossie. Or, cette cessation fut graduelle, car les prétendus premiers textes romans relevaient toujours, dans une certaine mesure, du protocole (voir encore les sténogrammes latins dans le »Fragment de Jonas« au X^e siècle). Ils se différencient d'après la flexion, la syntaxe, le vocabulaire, mais il n'y a pas de premier texte roman au sens absolu. Ce qui est sûr cependant, c'est qu'au IX^e siècle le »spontansprachliche System« (qui existait déjà clairement aux siècles précédents) se charge de fonctions réservées jusque là au »latin codifié«. En effet, la réforme carolingienne avait imposé une prononciation uniformisée à la »Vorlesesprache« latine qui, auparavant, s'était toujours adaptée au phonétisme de la »Spontansprache« régionale (dans la diglossie, en effet, un même système phonétique se rapporte à deux systèmes morpho-syntaxiques différents). Le concile de Tours de 813 témoigne de difficultés qui ont surgi par suite de ces mesures. Ailleurs, toutefois, la diglossie pouvait se maintenir plus longtemps (voir en Espagne, aux X^e–XI^e siècles: *latinum circa romanum* ↔ *latinum obscurum*).

– pp. 410–437: Antonio TOVAR, A Research Report on Vulgar Latin and its Local Variations (*Kratylos* 9, 1964, pp. 113–134).

État de la question sur: 1. la notion de latin vulgaire. Ce débat s'avère surtout terminologique et il faut savoir que le »Konstruktionslatein« de la linguistique comparée, tout en étant un concept méthodologique valable, n'est pas une langue réelle (voir les théories et les études de H. Schuchardt, W. Meyer-Lübke, F. G. Mohl, G. B. Pighi, C. Mohrmann, J. Sofer, K. Vossler, M. C. Diaz y Diaz, E. Loefstedt, V. Väänänen); 2. la différenciation locale de la langue latine. Elle est maintenant admise, mais différemment évaluée. Une clé importante est le bilinguisme pluriséculaire (latin + langues autochtones); 3. l'âge de la sonorisation des intervocaliques dans la Romania occidentale. Discutant avec H. Weinreich, l'auteur maintient sa thèse d'une datation précoce de cette sonorisation (attestée pour la Péninsule ibérique à partir du II^e siècle); 4. autres phénomènes locaux en latin vulgaire (p. ex. la métaphonie); 5. la chronologie, avec quelques notes sur les patois italiens. Position intermédiaire (dans le sillage de E. Loefstedt et D. Norberg) entre la thèse d'une naissance rapide des langues romanes (M. Křepinský, F. Lot) et celle qui préconise une dislocation très tardive du latin (H. F. Muller et certains de ses élèves).

– pp. 438–447: Helmut LÜDTKE, Die Verkehrswege des römischen Reiches und die Herausbildung der romanischen Dialekte = traduction de: Le vie di comunicazione dell'impero romano e

la formazione dei dialetti romanzi (Actes du X^e Congrès international de linguistique et de philologies romanes [Strasbourg 1962], t. III, Paris 1965, pp. 1103–1109).

Pour l'auteur, il s'agit de découvrir les forces centrifuges qui étaient opérantes à l'intérieur du latin pendant et après son expansion à travers l'empire romain. Il constate qu'au sein de cet empire occidental, les voies de communication terrestres ont permis, à la longue, des contacts interrégionaux beaucoup plus intensifs que les liaisons par mer. Ces contacts-là ont favorisé la formation d'une koinè latine. Il faut donc opposer la Romania continentale ou la »Romania des voies« aux territoires d'outre-mer ou isolés. En distinguant 1. les innovations communes à toute la Romania; 2. les innovations de la Romania terrestre (; 3. les innovations communes à la Gaule et à l'Espagne; 4. les innovations communes à la Gaule et à l'Italie), l'on s'aperçoit que les premières correspondent à l'époque de Rome puissance maritime et les deuxièmes à l'empire continental qui s'est constitué depuis les conquêtes d'Auguste et qui s'est doté d'un réseau routier très dense.

– pp. 448–460: Eugenio COSERIU, Das Problem des griechischen Einflusses auf das Vulgärlatein (dans G. Narr [éd.], Griechisch und Romanisch, Tübingen 1971, pp. 1–15 = E. Coseriu et W.-D. Stempel [éd.], Sprache und Geschichte. Festschrift für Harri Meier zum 65. Geburtstag, München 1971, pp. 134–147).

Pour toutes sortes de raisons, l'influence du grec sur le latin vulgaire a été trop peu étudiée, voire a été minimisée par les romanistes. Elle a été sous-estimée également par les spécialistes scandinaves du Spätlatein. Cette influence fut pourtant importante. Il suffit, pour s'en rendre compte, de songer à la place qu'occupait l'élément grec dans l'empire romain (bilinguisme; voir aussi le christianisme). Ce qui plus est, les similitudes frappantes entre le latin préclassique et le latin tardif ne s'expliquent pas sans référence au grec. Le latin classique a d'ailleurs été, dans une large mesure, une réaction contre le »Regionallatein« hellénisant. À côté des nombreuses ressemblances entre le latin parlé (et plus tard le roman) et le grec, il y a aussi les grécismes de traduction qui incluent les calques du type συλλαμβάνειν → *comprehendere*. L'auteur commente ensuite trois types de concordances syntaxiques entre les langues romanes et le grec, qui ne sauraient être l'effet du hasard: le système verbal périphrastique, l'emploi des modes dans les propositions subordonnées et l'emploi du *verbum infinitum*. Il constate enfin que l'italien est le plus riche en grécismes, suivi du français.

Le livre se termine par une bibliographie sélective sur le latin (vulgaire), les langues romanes dans leur ensemble et les différentes langues en particulier (pp. 461–471), et par un index des mots et des choses et des auteurs cités (pp. 473–505). Il rendra donc d'excellents services à tous ceux qui veulent se donner une idée adéquate d'une problématique qui, en dépit de certaines apparences, continue à passionner. Dans un cas pareil, d'éventuelles critiques se doivent d'être constructives. La sélection, pour un seul volume, de jalons censés être représentatifs de l'itinéraire d'une science est, en effet, forcément sujette à discussion. D'abord, l'éditeur est obligé de laisser de côté les livres au seul profit de chapitres isolés ou d'articles²⁹. Ensuite, pour des raisons techniques ou par manque de place, R. Kontzi a dû omettre certaines études importantes et en abrégé d'autres³⁰. Si celles qu'il a reprises sont sûrement significatives, le choix aurait également pu se porter sur des articles de p. ex. G. Bonfante, M. Delbouille, H. F. Muller, O. Parlangéli, R. L. Politzer, E. Pulgram, G. Rohlf, J. Sofer, V. Väänänen,

29 Observation déjà faite par Kurt BALDINGER dans son compte rendu paru dans: Zs. für romanische Philologie 95 (1979) p. 560–561.

30 Exemples d'études omises (cf. KONTZI, p. 15 et 16): C. MOHRMANN, Altchristliches Latein. Entstehung und Entwicklung der Theorie der altchristlichen Sondersprache, dans: Aevum 13 (1939) p. 339–354 (étude remplacée par un article plus ancien de J. Schrijnen); P. K. VOSSLER, Neue Denkformen im Vulgärlatein, dans: Hauptfragen der Romanistik. Festschrift A. Becker, Heidelberg 1922, p. 170–191. Études abrégées: voir mes résumés *supra*.

P. Wunderli³¹, mais alors au détriment de quelles contributions retenues par l'éditeur ou au prix de quels aménagements? La bibliographie pourrait également être complétée (inévitablement, car elle est légitimement sélective) par des titres récents qui attestent bel et bien que la philologie romane traditionnelle n'est pas délaissée, loin de là³². Je songe à une série d'études sur le »Sprechlatein« et le roman dit commun³³, sur la phonétique et la phonologie³⁴, la

- 31 G. BONFANTE, L'origine des langues romanes, dans: *Renaissance* 1 (1943) p. 573-588; M. DELBOUILLE, Réflexions sur la genèse phonétique des parlers romans, dans: *Cahiers F. de Saussure* 23 (1966) p. 17-31; H. F. MULLER, When did Latin Cease to be a Spoken Language in France?, dans: *Romantic Review* 12 (1921) p. 318-334; O. PARLANGÉLI, Tra latino »parlato« e romanzo »scritto«, dans: *Studi A. Corsano*, Bari 1970, p. 553-566; R. L. POLITZER, On the Emergence of Romance from Latin, dans: *Word* 5 (1949) p. 126-130; E. PULGRAM, Spoken and Written Latin, dans: *Language* 26 (1950) p. 458-466; G. ROHLFS, Les avatars du latin vulgaire: promenade de géographie linguistique à travers les langues romanes, dans: *Actele celui de-al XII-lea Congres international de lingvistică și filologie romanică* (București 15-20 aprilie 1968), t. I, București 1970; p. 17-45; J. SOFER, Die Differenzierung der romanischen Sprachen, dans: *Die Sprache* 2 (1950-1952) p. 23-38; V. VÄÄNÄNEN, Unità del latino, realtà o illusione, dans: *Annali dell' Istituto orientale di Napoli, sezione romanza* 5 (1963) p. 63-75; P. WUNDERLI, Die ältesten romanischen Texte unter dem Gesichtswinkel von Protokoll und Vorlesen, dans: *Vox Romanica* 24 (1965) p. 44-63.
- 32 P. WUNDERLI parle même, dans: *Vox Romanica* 40 (1981) p. 211, d'une »Hochkonjunktur im Bereich der französischen Sprachgeschichte« depuis la fin des années 60 et après une période de stagnation (il cite les travaux de J. Herman, R. Wood, J. Chaurand, P. Rickard, J.-P. Caput, H. Berschin et J. Felixberger, H. Goebel, H. J. Wolf, A. Lerond [éd.] M. W. Sergijewskij). Voir aussi M. SALTARELLI, D. WANNER (éd.), *Diachronic Studies in Romance Linguistics. Papers Presented at the Conference of Diachronic Romance Linguistics* [University of Illinois, April 1972], La Haye, Paris 1975, mais aussi l'article au titre très significatif de R. POSNER, What does Romance Linguistics Need?, dans: *Linguistics* 197 (1977), p. 67-72 (en plus du livre de POSNER, GREEN, cit. n. 27).
- 33 P. ex. (et abstraction faite de commentaires de textes séparés): J. HERMAN, Statistique et diachronie: essai sur l'évolution du vocalisme dans la latinité tardive, dans: *Linguistic Studies Presented to A. Martinet*, New York 1970, p. 242-251; J. SOFER, Der Stand der Erforschung des Vulgärlateins, dans: *Folia Linguistica* 4 (1970) p. 148-156; A. ACQUATI, Il vocalismo latino-volgare nelle iscrizioni africane, dans: *Acme* 24 (1971) p. 155-184; E. CAMPANILE, Due studi sul latino volgare, dans: *L'Italia dialettale* 34 (1971) p. 1-64; R. COLEMAN, The Monophthongization of /ae/ and the Vulgar Latin Vowel System, dans: *Transactions of the Philological Society* (Oxford) 1971, p. 175-191; O. DEUTSCHMANN, Lateinisch und Romanisch, Versuch eines Überblicks, München 1971; V. PISANI, Alla ricerca del latino volgare, dans: *Studi di filologia romanza offerti a S. Pellegrini*, Padova 1971, p. 457-465; J. L. BUFFA, El latín vulgar come diasistema, dans: *Actes del primero Simposio nacional de estudios clásicos*, Mendoza 1972, p. 41-64; F. DE LA CHAUSSEE, Articulation du A dans certaines désinences verbales en latin vulgaire de la Gaule du Nord et en gallo-roman, dans: *Revue de linguistique romane* 36 (1972) p. 401-405; S. KISS, La transformation de la structure syllabique en latin tardif, Debrecen 1972; T. FRITSCH, O latim vulgar: esboço historico e lingüístico, dans: *Lingua e Literatura* 2 (1973) p. 123-131; A. P. ORBÁN, Recherches sur les différences locales dans la langue des inscriptions latines de l'antiquité chrétienne, dans: *Mélanges C. Mohrmann. Nouveau recueil*, Utrecht-Antwerpen 1973, p. 108-139; A. ACQUATI, Il consonantismo latino-volgare nelle iscrizioni africane, dans: *Acme* 27 (1974) p. 21-56; R. COLEMAN, The Monophthongization of Latin ae, a Reply, dans: *Transactions of the Philological Society* (Oxford) 1974, p. 86-92; M. HERSLUND, Phonologie des voyelles du latin vulgaire, dans: *Revue romane* 9 (1974) p. 232-243; R. MARIN, Latino arcaico e lingue neo-latine, dans: *Romanica* 7 (1974) p. 183-200; P. BONAMY, Vier Abhandlungen zum Vulgärlatein und zur Frühgeschichte des Französischen, éd. J. VON ALBRECHT, Tübingen 1975; P. BOUET, D. CONSO, F. KERLOUÉGAN, Initiation au système de la langue latine. Du latin classique aux langues romanes (I^{er} siècle avant J.-C. - VIII^e siècle après J.-C.), Paris 1975; J. FOLEY, Latin Origin of Romance Rules, dans: SALTARELLI/WANNER (cit. n. 32) p. 37-54; G. SERBAT, Les structures du latin. Le système de la langue classique. Son évolution jusqu'aux langues romanes, Paris 1975, ²1980; D. C. WALKER, Competing Analysis of the Vulgar Latin Vowel System, dans: *Canadian Journal of Linguistics* 20,1 (1975) p. 1-22; A. ACQUATI, Note di morfologia e sintassi latino-volgare nelle iscrizioni africane, dans:

morphologie³⁵, la syntaxe³⁶, la lexicologie³⁷ historiques et comparées, sur la géographie linguistique et la dialectologie³⁸, sur les substrats³⁹, adstrats et superstrats⁴⁰, sur l'influence du grec⁴¹, sur l'étymologie⁴², sur l'histoire externe des langues⁴³, sur les langues individuelles⁴⁴.

- Acme 29 (1976) p. 41–72; R. de DARDEL, Une analyse spatio-temporelle du roman commun reconstruit (à propos du genre), dans: Actes du XIII^e Congrès international de linguistique et de philologie romanes [Laval 29/8–5/9/1971], vol. II, Québec 1976, p. 75–82; J. KRAMER, Literarische Quellen zur Aussprache des Vulgärlateins, Meisenheim am Glan 1976; M. ILIESCU, Per lo studio linguistico dei testi latini. Il lessico della «Lex Salica» e la linguistica romanza, dans: Studi mediolatini e volgari 24 (1976) p. 135–140; L. MOURIN, Restructuration en latin vulgaire des rapports entre parfaits et participes passés irréguliers, dans: Revue roumaine de linguistique 21 (1976) p. 461–467; P. A. GAENG, A Study of Nominal Inflection in Latin Inscriptions. A Morpho-Syntactic Analysis, Chapel Hill 1977; W. MAŃCZAK, Le latin classique, langue romane commune, Warszawa 1977; G. PETRACCO SICARDI, Latino e romanzo di mano barbarica, dans: Romanobarbarica 2 (1977) p. 183–208; V. VÄÄNÄNEN, De quel latin proviennent les langues romanes?, dans: Neuphilologische Mitteilungen 78 (1977) p. 289–291; H. MIHĂESCU, La littérature byzantine, source de la connaissance du latin vulgaire, dans: Revue des études sud-est-européennes 16 (1978) p. 195–215; A. P. ORBÁN, Das Vulgärlatein im Hinblick auf das klassische Latein, das Mittellatein und die romanischen Sprachen. Ein zusammenfassender Überblick über die Theorien, dans: Philologus 122 (1978) p. 312–319; A. PARIENTE, La significación del latín vulgar en el conjunto de la fonética latina, dans: Actas del V Congreso español de estudios clásicos, Madrid 1978, p. 29–130; P. M. LLOYD, On the Definition of «Vulgar Latin», dans: Neuphilologische Mitteilungen 80 (1979) p. 110–122; L. DEROY, La prononciation du graphème *ae* en latin, dans: Revue de philologie 54 (1980) p. 209–225; V. VÄÄNÄNEN, Recherches et créations latino-romanes, Napoli 1981; S. KISS, Tendances évolutives de la syntaxe verbale en latin tardif, Debrecen 1982; G. BONFANTE, La lingua latina parlata nell'età imperiale, dans: Aufstieg und Niedergang der römischen Welt II, 29, 1 (Sprache und Literatur), Berlin, New York 1983, p. 414–452; B. LOEFSTEDT, Rückschau und Ausblick auf die vulgärlateinische Forschung. Quellen und Methoden, *ibid.*, p. 453–479.
- 34 O. NANDRIS, La palatalisation romane et le problème de ses origines, dans: Mélanges Pierre Fouché, Paris 1970, p. 1–15; P. BLUMENTHAL, Die Entwicklung der romanischen Labialkonsonanten, Bonn 1972; P. SPORE, La diphtongaison romane, Odense 1972; F. DE LA CHAUSSÉE, Initiation à la phonétique historique de l'ancien français, Paris 1974; I. BURR, Lateinisch-romanische Konsonantenverbindungen mit Liquid, Bonn 1975; J. KLAUSENBURGER, Latin Vocalic Quantity to Quality: a Pseudo-Problem, dans: SALTARELLI/WANNER (cit. n. 32) p. 107–117; E. PULGRAM, Latin-Romance Phonology. Prosodics and Metrics, München 1975; N. L. CORBETT, Corrélations phonologiques, redondances, et changement phonétique: la diphtongaison romane, dans: Actes du XIII^e Congrès international de linguistique... (cit. n. 33) vol. I, Québec 1976, p. 119–133; T. FERGUSON, A History of the Romance Vowel Systems through Paradigmatic Reconstruction, La Haye 1976; F. FRANCESCHI, Sull'evoluzione del vocalismo dal latino repubblicano al neolatino, dans: Scritti in onore di G. Bonfante, Brescia 1976, p. 257–279; I. JORDAN, Un problème de phonétique historique romane, dans: Kwartalnik Neofilologiczny 23 (1976) p. 139–141; F. J. LA SCALA, The Development of Prothetic Vowels in Latin and the Romance Languages, Diss. Philadelphia 1975, Diss. Abstracts 36 (1976) 5261 A; F. X. NÈVE DE MEVERGNIES, Note sur la chronologie des palatalisations «romanes», dans: Vox Romanica 35 (1976) p. 13–21; R. A. HALL, Comparative Romance Grammar, vol. II: Proto-Romance Phonology, New York 1976; D. WANNER, Die Bewahrung der lateinischen Haupttonstelle im Romanischen, dans: Vox Romanica 38 (1979) p. 1–36; J. WÜEST, La dialectalisation de la Gallo-Romania. Problèmes phonologiques, Bern 1979; R. SAMSON, On the History of Final Vowels from Latin to Old French, dans: Zs. für romanische Philologie 96 (1980) p. 23–48.
- 35 A. ALSDORF-BOLLÉE, Die lateinischen Verbalabstrakten der u- Deklination und ihre Umbildungen im Romanischen, Bonn 1970; P. AEBISCHER, Le pluriel *-as* de la première déclinaison latine et ses résultats dans les langues romanes, dans: Zs. für romanische Philologie 87 (1971) p. 74–98; P. A. GAENG, A Postscript to the Problem of the *-as* Nominative Plural Ending in Latin and the Origin of the Feminine *-e* Plurals in Standard Italian, dans: Rivista di studi classici 19 (1971) p. 121–127; I. SCHOEN, Neutrum und Kollektivum. Das Morphem *-a* im Lateinischen und Romanischen, Innsbruck 1971; A. P. ORBÁN, Die Frage der Akkusativ- oder Nominativform Sing. als Herkunft der romanischen Substantive und die sächlichen Imparisyllaba der dritten Deklination, dans: Revue roumaine de

Tout cela reste assurément très utile et nécessaire, mais il y a un autre »Weg der Forschung«, sur lequel, en ce qui me concerne, je voudrais attirer spécialement l'attention, dans le sillage du recueil de R. Kontzi.

*

- linguistique 17 (1972) p. 501–529; M. ILIESCU, Les substantifs romans proviennent-ils du nominatif ou de l'accusatif latin?, dans: *Revue roumaine de linguistique* 18 (1973) p. 93–98; C. BLAYLOCK, The Romance Development of the Latin Verbal Augment *sk*, dans: *Romance Philology* 28 (1974–75) p. 434–444; J. C. CHEVALIER, Du latin au roman (réflexions sur la destruction de la déclinaison nominale), dans: *Mélanges Charles Vincent Aubrun*, Paris 1975, t. I, p. 171–190; E. COSERIU, Das romanische Verbalsystem, Tübingen 1976, F. DE LA CHAUSSÉE, Initiation à la morphologie historique de l'ancien français, Paris 1977; A. LANLY, Morphologie historique des verbes français, Paris 1977; X. MIGNOT, Les désinences casuelles du latin étaient-elles vouées à disparaître?, dans: *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris* 73,1 (1978) p. 311–338; J. KLAUSENBURGER, Morphologization. *Studies in Latin and Romance Morphophonology*, Tübingen 1979; R. A. HALL jr., Dal latino all'antico provenzale: sottoclassi flessionali, dans: *Stimmen der Romania. Festschrift W. Th. Elweit*, Wiesbaden 1980, p. 571–578.
- 36 B. MUELLER, Die Probleme des romanischen Futurs (Auch eine Erwiderung), dans: *Zs. für romanische Philologie* 86 (1970) p. 401–426; P. WUNDERLI, Virtualität, Aktualisierung und die Futurperiphrasen, *ibid.* p. 386–400; IDEM, Nochmals zur Aktualisierung und den Futurperiphrasen, *ibidem*, p. 427–448; F. ABEL, L'adjectif démonstratif dans la langue de la Bible latine. Étude sur la formation des systèmes déictiques et de l'article défini des langues romanes, Tübingen 1971; R. COLEMAN, The Origin and Development of Latin *habeo* + infinitive, dans: *Classical Quarterly* 21 (1971) p. 215–232; G. ROHLFS, Autour de l'accusatif prépositionnel dans les langues romanes, dans: *Revue de linguistique romane* 35 (1971) p. 312–334; A. S. GRATWICK, *Habeo* and *aveo*: the Romance Future, dans: *Classical Quarterly* 22 (1972) p. 388–398; G. M. MESSING, The Romance Collective Neuter and the Survival of the Latin Ablative, dans: *Glotta* 50 (1972) p. 255–262; W. DIETRICH, Der periphrastische Verbalaspekt in den romanischen Sprachen, Tübingen 1973; A. P. ORBÁN, Die Entwicklung des Mediums vom Lateinischen zu den romanischen Sprachen, mit besonderer Rücksicht auf die Theorien der lateinischen Grammatiker, dans: *Zs. für vergleichende Sprachforschung* 88 (1974) p. 235–245; P. CLANCY, The Rise of the Synthetic Future Tense in Romance: a Critique of some Recent Hypotheses (Benveniste, Valesio, Butler), dans: *Romance Philology* 28 (1974–1975) p. 545–554; R. COLEMAN, Further Observations on *habeo*-Infinitive as an Exponent of Futurity, dans: *Classical Quarterly* 26 (1976) p. 151–159; M. B. HARRIS, *Romance Syntax. Synchronic and Diachronic Perspectives*, Salford 1976; V. VÄÄNÄNEN, Sur la protohistoire de *qui/que* pronom relatif, dans: *Actes du XIII^e Congrès...* (cit. n. 33), vol. I, Québec 1976, p. 275–276; P. WUNDERLI, *Modus und Tempus. Beiträge zur synchronischen und diachronischen Morphosyntax der romanischen Sprachen*, Tübingen 1976; R. de DARDEL, La forme de la conjonction *si* en roman, dans: *Zs. für romanische Philologie* 94 (1978) p. 257–266; R. A. HALL, Subjectless Verbs and the Primacy of the Predicate in Romance and Latin, dans: *Studies in Diachronic, Synchronic and Typological Linguistics. Festschrift O. Szemerényi*, Amsterdam 1979, p. 317–323; R. LAPESA, *Nominativo o caso oblicuo latinos como origen de demostrativos y artículo castellanos*, dans: *Festschrift K. Baldinger*, Tübingen 1979, p. 196–207; E. ROEGEST, »Do tibi aquam bibere«. À propos d'une construction infinitive dans les langues romanes, dans: *Zs. für romanische Philologie* 99 (1983) p. 267–287.
- 37 W. BAHNER, *Die lexikalischen Besonderheiten des Frühromanischen in Südosteuropa*, Berlin 1970; S. F. NOREIKO, La réduction du vocabulaire latin s'est-elle produite en latin vulgaire ou en proto-roman?, dans: *Bulletin des jeunes romanistes* 17 (1970) p. 1–4; J. L. BUTLER, *Latin -inus, -ina, -inus and -ineus. From Proto-Indo-European to the Romance Languages*, Berkeley, Los Angeles, London 1971; R. CORNELISSEN, *Lateinisch com- als Verbalprefix in den romanischen Sprachen*, Bonn 1972; R. VALTER, Einige Bemerkungen zum romanischen Wortschatz gelehrtleinischer Herkunft, dans: *Beiträge zur romanischen Philologie* 11 (1972) p. 132–151; S. ETTINGER, *Form und Funktion in der Wortbildung. Die Diminutiv- und Augmentativmodifikation im Lateinischen, Deutschen und Romanischen. Ein kritischer Forschungsbericht 1900–1970*, Tübingen 1974; E. F. TUTTLE, *Studies in the Derivational Suffix -aculum. Its Latin Origin and its Romance Development*, Tübingen 1975; M. ILIESCU, *Per lo studio linguistico...* (cit. n. 33) p. 135–140; G. BONFANTE, I verbi di »piangere« in

Depuis quelque temps, en effet, la question du latin tardif et de l'origine des langues romanes se trouve abordée sous un angle sensiblement neuf. La langue étant en premier lieu un moyen de communication, l'on s'est demandé comment la communication a pu fonctionner à cette époque de mutations linguistiques et culturelles. C'est dire que la »sociolinguistique historique« ou

- latino e nelle lingue romanze, dans: *Archivio glottologico Italiano* 62 (1977) p. 98-104; H. D. BORK, Lateinisch-romanisch *auris/auricula/auditus* und die partitive Diminutiva, dans: *Glotta* 55 (1977) p. 120-156; J. CHAURAND, Introduction à l'histoire du vocabulaire français, Paris 1977; H. BURSCH, Die lateinisch-romanische Wortfamilie von **interpedare* und seine Parallelbildungen, Bonn 1978; M. L. PINHEIRO SAMPÁIO, Estudo diacrônico dos verbos *ter e haver*, duas formas em concorrência, Assis 1978; E. PULGRAM, Latin-Romance *habere*: Double Function and Lexical Split, dans: *Zs. für romanische Philologie* 94 (1978) p. 1-8; B. LOEFSTEDT, Das Lateinische (-) *prehendere* und das Spanische *prender*, dans: *Acta Classica* 22 (1979) p. 164-165; IDEM, Das französische *quitte* und das lateinische *quietus*, dans: *Neuphilologische Mitteilungen* 80 (1979) p. 385-386; D. MESSNER, Geschichte des spanischen Wortschatzes. Eine chronologisch-etymologische Einführung, Heidelberg 1979.
- 38 G. ROHLFS, *Romanische Sprachgeographie*, München 1971; B. MUELLER, La structure linguistique de la France et la romanisation, dans: *Travaux de linguistique et de littérature publiés par le Centre de Philologie et de Littératures Romanes de l'Université de Strasbourg* 12,1 (1974) p. 7-29; C. SCHMITT, *Die Sprachlandschaften der Galloromania*, Bern 1974; F. B. AGARD, A New Look at Linguistic Split in Romance, dans: SALTARELLI/WANNER (cit. n. 32) p. 11-21; H. HAARMANN, Der lateinische Einfluß in den Interferenzzonen am Rande der Romania: vergleichende Studien zur Sprachkontaktforschung, Hamburg 1979.
- 39 J. R. CRADDOCK, *Latin Legacy versus Substratum Residue. The Unstressed »Derivational« Suffixes in the Romance Vernaculars of the Western Mediterranean*, Berkeley, Los Angeles, London 1969; B. SCHLIEBEN-LANGE, L'origine des langues romanes - un cas de créolisation?, dans: J. M. MEISER (éd.), *Langues en contact - Pidgins - Creoles - Languages in Contact*, Tübingen 1977, p. 81-101; G. NEUMANN, J. UNTERMANN (éd.), *Die Sprachen im römischen Reich der Kaiserzeit (Kolloquium vom 8. bis 10. April 1974)*, Köln 1980; KONTZI (éd.), cit. n. 1.
- 40 M. PFISTER, La répartition géographique des éléments franciques en gallo-roman, dans: *Revue de linguistique romane* 37 (1973) p. 126-149; H. MEIER, Zur Geschichte der Erforschung des germanischen Superstratswortschatzes im Romanischen, dans: *Sprachliche Interferenz. Festschrift W. Betz*, Tübingen 1977, p. 292-334; G. RESTELLI, I Goti nella »Romania«. Influssi della loro lingua sul latino, dans: *Aevum* 51 (1977) p. 207-238; G. BONFANTE, Latini e Germani in Italia, Bologna 1977; M. PFISTER, Le superstrat germanique dans les langues romanes, dans: *Atti del XIV° Congresso* (cit. n. 27) p. 49-97; G. PRICE, L'importance de la langue galloise pour la linguistique romane, dans: *Cercetări de Linvistică* 23 (1978) p. 21-25; KONTZI (éd.), cit. n. 1.
- 41 P. ex. et à côté du recueil de G. NARR (éd.), *Griechisch und Romanisch*, Tübingen 1971 (mentionné par Kontzi); E. COSERIU, Das Problem des griechischen Einflusses auf das Vulgärlatein, dans: *Sprache und Geschichte. Festschrift H. Meier*, München 1971, p. 125-147; I. FISCHER, Observations sur la forme et la chronologie de quelques emprunts grecs en latin vulgaire, dans: *Revue roumaine de linguistique* 19 (1974) p. 509-517; J. KRAMER, L'influence du grec sur le latin populaire. Quelques réflexions, dans: *Studi Clasice* 18 (1979) p. 127-135; M. DUBUISSON, Problèmes du bilinguisme romain, dans: *Les études classiques* 49 (1981) p. 27-45.
- 42 K. BALDINGER, J.-D. GENDRON, G. STRAKA, *Dictionnaire étymologique de l'ancien français*, Québec, Tübingen, Paris 1971 sq.; H. MEIER, *Neue lateinisch-romanische Etymologien*, Bonn 1980, M. PFISTER, *Einführung in die romanische Etymologie*, Darmstadt 1980.
- 43 D. GAZDARU, *Aventuras del latín y orígenes de las lenguas románicas*, La Plata 1970; Ph. WOLFF, *Les origines linguistiques de l'Europe occidentale*, Paris 1971; R. A. HALL jr., *Comparative Romance Grammar*, vol. 1: *External History of the Romance Languages*, New York 1974; M. PEI, *The Story of Latin and the Romance Languages*, New York 1976; B. LUISELLI, Aspetti della situazione linguistica latina nel passaggio dall' antichità al medioevo, dans: *Romanobarbarica* 2 (1977) p. 59-89.
- 44 F. SĂDEANU, Constantes et non-constantes dans l'héritage latin en espagnol et en roumain, dans: *Bulletin de la Société roumaine de linguistique romane* 7 (1970) p. 27-39; F. JENSEN, *From Vulgar Latin to Old Provençal*, Chapel Hill 1972; W. KESSELRING, *Grundlagen der französischen Sprachgeschichte*, Bd. VII: *Die französische Sprache im Mittelalter von den Anfängen bis 1300*, Tübingen 1973;

l'«histoire de la communication» s'est saisie du problème. Ce rameau récent de la science entend étudier «les rapports entre la forme écrite de la langue dans ses différents niveaux et sa forme parlée en fonction des catégories socioculturelles et des aires géographiques», ainsi que «la conscience linguistique des locuteurs face à ces deux catégories de leur langue»⁴⁵. Dans cette perspective, elle scrute et interroge tous les *testimonia* qui puissent nous renseigner à ce sujet.

Certes, cette approche a des antécédents. Déjà l'historien Ferdinand Lot, posant la question «À quelle époque a-t-on cessé de parler latin?», l'avait opportunément différenciée en écrivant: «Il s'agit de savoir quand le latin grammatical, traditionnel, a cessé d'être, premièrement parlé, secondement compris: A) par la masse de la population romaine illettrée; B) par la classe moyenne, pauvre ou riche, mais sachant lire; C) par le monde des hauts fonctionnaires et de l'aristocratie; D) par le clergé»⁴⁶. Sa réponse, quoiqu'également différenciée⁴⁷, conclut à une dislocation linguistique rapide de la Romania et à une rupture totale, au plus tard au V^e siècle, entre la langue du peuple et celle de l'aristocratie⁴⁸. Bien des romanistes, partant des données de la linguistique historique et comparée, ont longtemps pensé comme lui, sans beaucoup d'égard à l'unité du latin écrit de l'époque tardive et du haut moyen âge⁴⁹. L'éminent latiniste suédois Dag Norberg les a mis en garde contre le caractère abstrait de leurs reconstructions. Soulignant à son tour la différenciation sociale de la langue, il a cru pouvoir déduire des témoignages de Césaire d'Arles, de Grégoire de Tours et même de Venance Fortunat que jusqu'au VI^e siècle inclus, il y avait bien en Gaule deux styles (le précieux et le simple), mais toujours une seule langue, le latin en l'occurrence. À partir de 600, toutefois, s'ouvrait une nouvelle époque linguistique,

M. K. POPE, *From Latin to Modern French, with a Special Consideration of Anglo-Norman*, Manchester 1973; J. CAMPOS, *Prehistoria latina del español*, dans: *Helmantica* 24 (1973) p. 358-376; 25 (1974) p. 447-496; 27 (1976) p. 273-291; K. BALDINGER, *Introduction aux dictionnaires les plus importants pour l'histoire du français*, Paris 1974; G. ROHLFS, *Rätoromanisch. Die Sonderstellung des Rätoromanischen zwischen Italienisch und Französisch. Eine kulturgeschichtliche und linguistische Einführung*, München 1975 (mentionné également par Kontzi); A. NICULESCU, *Romanité roumaine. Une analyse socio-culturelle*, dans: *Vox Romanica* 36 (1977), p. 1-16; H. J. WOLF, *Französische Sprachgeschichte*, Heidelberg 1979; pour l'Italie: diverses communications linguistiques dans: *La cultura in Italia fra tardo antico e alto medioevo* [Convegno dd. 12 - 16/11/1979], vol. I, Roma 1981. - P. S.: L'on remarquera, dans les notes 33 jusqu'à 44 la prédominance non diminuée des titres allemands.

45 Cf. M. BANNIARD (cit. n. 83) p. 44-45. Pour d'autres initiations méthodologiques, voir n. 61. Sur la sociolinguistique générale (non historique), appliquée aux pays romans, voir: Y. MALKIEL, *From Romance Philology through Dialect Geography to Sociolinguistics*, dans: *Linguistics* 177 (1976) p. 52-84; N. DITTMAR, B. SCHLIEBEN-LANGE (éd.), *Die Soziolinguistik in romanischsprachigen Ländern - La sociolinguistique dans les pays de langue romane*, Tübingen 1982. Pour une histoire de la communication et de la culture appliquée au monde byzantin, voir É. PATLAGEAN, *Discours écrit, discours parlé. Niveaux de culture à Byzance aux VIII^e-XI^e siècles*, dans: *Annales E. S. C.* 34 (1979) p. 264-278.

46 F. LOT, *À quelle époque a-t-on cessé de parler latin?*, dans: *Archivum Latinitatis Medii Aevi* 6 (1931) p. 97-159, ici p. 134-135.

47 Cf. *ibid.*, p. 129: «... Sidoine Apollinaire, qui certainement ne parlait avec ses gens, à Aydat, que la *lingua rustica*, ancêtre du patois auvergnat, s'entretenait avec ses amis de l'aristocratie en un latin correct, quoique suranné. Il ne serait pas impossible que cette assertion fût encore trop optimiste. La langue écrite que nous connaissons me semble extrêmement éloignée de la langue parlée, même dans la haute société. J'ai peine à croire que les convives de Sidoine se soient jamais entretenus en un langage rappelant celui des épîtres de leur hôte.»

48 *Ibid.*, p. 98-99: «... dès les Sévères peut-être, plus probablement sous Dioclétien et Constantin, et, à coup sûr, pendant le dernier siècle d'existence de l'Empire d'Occident (383-476), il y avait deux langues, celle du peuple, parlée par l'immense majorité de l'Empire, celle de l'aristocratie...»

49 Sur ce dilemme classique de la diversité romane et de l'unité latine, voir V. VÄÄNÄNEN, *Le problème de la diversification du latin*, dans: *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt*, II, 29, 1 (Sprache und Literatur), Berlin, New York 1983, p. 480-506.

dans le sens d'un divorce graduel entre le latin et la langue populaire en passe de devenir l'ancien français⁵⁰.

Cette évaluation linguistique des siècles suivants incluait cependant des paradoxes. Comment se fait-il, en effet, que dans la Romania, pendant toute l'époque mérovingienne et une partie de l'époque carolingienne, on ait continué à écrire uniquement en latin, même si ce latin a pu apparaître comme un mélange, au demeurant artificiel, de formes traditionnelles et d'influences de la langue parlée? Une telle rupture dans la communication a-t-elle pu se prolonger si longtemps, sans qu'une solution ait été trouvée ou envisagée, alors que dans les régions non romanes les littératures vernaculaires se sont épanouies dès le très haut moyen âge⁵¹? Cette question, je me la suis posée maintes fois en lisant et en étudiant les Vies de saints mérovingiennes du VII^e et du VIII^e siècle. Avec Dag Norberg, on a pris Césaire d'Arles au sérieux là où celui-ci dit rabaisser le niveau stylistique de ses sermons »afin que tout le troupeau du Seigneur puisse recevoir la nourriture céleste dans un langage simple et pour ainsi dire terre à terre« (*Serm.* 86, 1). Or, les hagiographes postérieurs prétendent avec la même insistance à être compris des fidèles illettrés (c'est-à-dire analphabètes) venus écouter à l'église le récit de la vie et des miracles de leur saint favori⁵². N'y voir que la survivance d'un »topos« serait gravement méconnaître le caractère éminemment pastoral et propagandiste (au service du culte des saints) de cette littérature. Mais, jusqu'à preuve du contraire, aucun texte hagiographique en vernaculaire »roman« n'a été signalé avant la Séquence de sainte Eulalie. D'ailleurs, malgré les nombreux remaniements en meilleur style, certains hagiographes carolingiens continuent à faire allusion à la récitation publique et à ses implications linguistiques⁵³.

50 D. NORBERG, À quelle époque a-t-on cessé de parler latin en Gaule?, dans: *Annales E. S. C.* 21 (1966) p. 346-356.

51 D'abord en Irlande, voir M. RICHTER, *Irland im Mittelalter. Kultur und Geschichte*, Stuttgart etc. 1983, p. 18-19.

52 Ainsi, l'auteur de la deuxième Vie de saint Léger d'Autun (VIII^e s.) ne voulait pas pratiquer un style ésotérique, *ut quique rustici et inlitterati hec audierint, intellegant et devoti appetant eius imitare exempla, cuius intellegent audiendum miracula* (*Corpus Christianorum, Series Latina* 117, p. 588). L'hagiographe de saint Éloi de Noyon (milieu du VIII^e siècle) entend s'adresser non pas à des *otiosi philosophorum sectatores*, mais à *l'universum hominum genus*, c'est-à-dire à tout le peuple chrétien qui doit être édifié par la lecture publique d'extraits de la Vita: *quotienscumque ergo sanctorum solemnia anniversario curriculo caelebramus, aliqua ex eorum gestis ad aedificationem christianae plebis convenientia... recitare debemus* (*Mon. Germ. Hist. SRM IV*, p. 664-665). Pour d'autres exemples, et notamment les nombreuses allusions tant au *legere* qu'à l'*audire* des Vies de saints: M. VAN UYTFANGHE, L'hagiographie et son public à l'époque mérovingienne (communication faite à la Seventh International Conference on Patristic Studies [Oxford 1975] et toujours à paraître – avec beaucoup de retard, dont l'auteur n'est pas responsable – dans *Studia Patristica*).

53 P. ex. Vie de saint Ansbert, évêque de Rouen (fin VIII^e s.), prol., *Mon. Germ. Hist., SRM V*, p. 619: *Nam gesta electorum Domini silentio tegere et non ad utilitatem atque ad aedificationem audientium in lucem scriptis propalare, summi torporis et ignaviae esse creditur*; Vie de saint Vulframnus, évêque de Sens (début IX^e s.), prol. *ibid.*, p. 662: *Ex quibus pauca pro captu ingenii et oportunitate audientium fideli sermone inseremus*; Deuxième Vie (B) de sainte Balthilde, reine des Francs (entre 800 et 833) prol. et chap. 1., *Mon. Germ. Hist., SRM II*, pp. 482-483: *Qui licet inpolito sermone uti videamur, magis tamen volumus studere patentem aedificationem plurimorum, qui velut apes prudentes dulce requirunt ex floribus nectar, id est ex verbo simplici veritatis dulcedinem, que magis aedificet audientes, quam inflat...; ...sicut in hac venerabili Dei cultrice, domina Balthilde regina, cuius hodie, exultantibus animis, festa recolimus, ad multorum augmentum fidelium completum esse cernimus*. Sur le »Sitz im Leben« sociolinguistique, pastoral et hagiologique de ce texte, voir G. SANDERS, Le remaniement carolingien de la »Vita Balthildis« mérovingienne, dans: *Analecta Bollandiana* 100 (1982) p. 411-428. Témoignages de la lecture publique de Vies non encore remaniées: deuxième Vie de saint Remy, archevêque de Reims, par son successeur Hincmar [† 882], prol. *Mon. Germ. Hist., SRM III*, p. 251: *Egidius... episcopus... Fortunatum... petiit de eodem libro coturno Gallicano dictato aperto sermone*

C'est la notion sociolinguistique de «diglossie» qui a permis de clarifier le problème. Elle désigne l'existence non pas de deux langues distinctes, mais de deux variétés ou registres de la même langue, qui diffèrent entre eux moins par le phonétisme que par le lexique, la morphologie et la syntaxe: la langue spontanée de la conversation quotidienne et la «Hochsprache» codifiée. Malgré des gradations et des stades intermédiaires, ces deux registres ont leurs propres fonctions, mais l'intercompréhension demeure assurée parce que ceux qui ne se servent activement que du premier, comprennent néanmoins passivement le second. Un tel état de langue caractérise aujourd'hui encore les pays arabes, la Grèce, la Suisse alémanique et (du moins jusque dans un passé récent) la partie néerlandophone de la Belgique.

Comme nous l'avons vu, c'est Helmut Lüdtke qui a appliqué ce concept à la situation linguistique de la Romania précarolingienne⁵⁴, en ce sens que le latin tel qu'il apparaît dans les textes de cette époque est toujours intelligible en tant que «Vorlesesprache» pour des auditeurs populaires. Comme sujets parlants, ceux-ci usent d'un niveau de langue plus spontané et forcément plus pauvre, mais ils ne perçoivent pas le latin qu'on leur récite comme une autre langue que la leur, pour la simple raison que cette récitation se fait moyennant la prononciation naturellement évoluée de la région concernée, c'est-à-dire la seule prononciation concevable. Rappelons que selon H. Lüdtke, c'est l'uniformisation de la prononciation, imposée par Charlemagne sous l'inspiration de l'Anglo-Saxon Alcuin (pour lequel le latin était uniquement une langue savante), qui a mis fin à cette diglossie, du moins en Gaule, car le *recte loquendo Deo placere* de l'*Epistula de litteris colendis* obligeait les lecteurs à prononcer toutes les lettres et syllabes et à accentuer correctement les mots. Dans cette optique, le *transfere* (= *übersetzen*, selon Lüdtke) *in rusticam romanam linguam* du canon 17 du concile de Tours (813) reste le «certificat de baptême» d'une «Volkssprache» perçue dorénavant comme différente du latin, bien que l'émergence des *scriptae* romanes n'ait été que graduelle, le Serment de Strasbourg étant qualifié de semi-roman⁵⁵.

L'on sait que des romanistes italiens ont essayé, précisément, de montrer une sorte de continuité entre les premières *scriptae* romanes, celle du Serment de Strasbourg en particulier, et certains spécimens de latin mérovingien (ce qu'ils appellent des «registres intermédiaires»),

aliqua miracula, quae in populo recitarentur excipere, quatenus ea sine tedio audire et mente recondere atque devotionem Dei et ipsius protectoris sui idem populus excitari valeret (histoire fictive, mais *testimonium* indirect); deuxième Vie de saint Lambert, évêque de Maestricht, par son successeur Étienne († 920), prol. Mon. Germ. Hist., SRM VI, p. 385: *Nam e quibusdam nobiscum agentibus festum sancti Lambertii, qui litteraria videbantur sibimet scientia praediti, non minimum sumus despectuosis risum iniuriis lacessiti quandoquidem priscorum haudquaquam cato eloquio edita legebatur apud nos praefati patris vita et passio* (= la première Vie du VIII^e s.) *atque nulla propria officiorum cantabatur modulatio.*

54 Pour une définition du concept de diglossie, voir C. A. FERGUSON, Diglossia, dans: *Word* 15 (1959) p. 325–340, avec déjà la suggestion, à la p. 337, de l'appliquer au latin et aux langues romanes. En fait, F. LOT écrivait déjà en 1931 (cf. n. 46, p. 115): «Peut-être, au V^e siècle et au VI^e siècle, existait-il déjà, dans la Romania, le même divorce que, dans la Grèce moderne, entre la langue écrite et la langue parlée.» Élaboration plus solide de l'analogie diglossaire par H. LUEDTKE, Die Entstehung der romanischen Schriftsprachen, dans le recueil de R. KONTZI, spéc. p. 388–390, et dans sa *Geschichte des romanischen Wortschatzes*, Bd. 2, Ausstrahlungsphänomene und Interferenzzonen, Freiburg i. Br. 1968, p. 81–88. Selon lui, la diglossie s'ébauche déjà à l'époque augustéenne (écart stylistique).

55 Cf. LUEDTKE, Die Entstehung (cit. n. 54) p. 392–393; voir aussi l'article de P. WUNDERLI, cit. n. 31; autres discussions récentes sur le texte roman des Serments de Strasbourg: G. HILTY, Les origines de la langue littéraire française. Un principe méthodologique et son application aux Serments de Strasbourg, dans: *Vox Romanica* 32 (1973) p. 254–271; A. CASTELLANI, Nouvelles remarques au sujet de la langue des Serments de Strasbourg, dans: *Travaux de linguistique et de littérature [Strasbourg]* 16 (1978) p. 61–73; G. HILTY, Les Serments de Strasbourg et la Séquence de sainte Eulalie, dans: *Vox Romanica* 37 (1978) p. 126–150.

adoucissant de la sorte la nouveauté du document de 842⁵⁶. L'un d'entre eux, Francesco Sabatini, a d'ailleurs mis en garde contre une étude purement philologique de ces textes, qui ne rend guère justice à leur environnement sociolinguistique, voire ethnolinguistique (le cadre politique, social et culturel de la Romania entre le VI^e et les XII^e-XIII^e siècles) ni aux rapports complexes entre les parlers et leurs revêtements graphiques (la «scriptologie»)⁵⁷. Partant à son tour d'un point de vue sociolinguistique, Roger Wright va encore plus loin en rejetant l'idée d'une «solution» de la diglossie au IX^e siècle, idée qui provient à ses yeux d'une conception totalement erronée de la relation entre forme parlée et forme écrite de la langue⁵⁸. Dans la Romania du haut moyen âge, le locuteur moyen n'a jamais ressenti le latin comme une langue séparée mais simplement comme «the way to write». Par ailleurs, la variation orthographique des documents écrits ne suggère pas qu'il y eût plusieurs façons de parler suivant le degré d'instruction, mais que tel clerc ou scribe savait mieux «épeler» que tel autre⁵⁹. Les réformes d'Alcuin ont provoqué une confusion linguistique en raison de la nouvelle manière de lire les sermons, à tel point que le concile de Tours ordonna de les réciter comme avant la réforme. Dans le cas de la *rustica romana lingua*, (contrairement à celui de la *lingua thiotisca*), le verbe *transfere* ne saurait donc signifier «traduire», mais tout au plus «transposer», c'est-à-dire adapter la prononciation. Cela implique que dans la chronique de Nithard (qui mentionne les Serments de Strasbourg), il n'y a pas deux langues distinctes (latin et roman), mais deux écritures, dont l'une s'inscrit dans certaines habitudes orthographiques mérovingiennes et reproduit une lecture à haute voix d'un type autre que le type alcuinien. Ce n'est qu'à la suite de (et non pas avant) pareils «spelling experiments» que pouvait émerger très lentement la conscience de l'autonomie du *volgare*, encore qu'après les mesures carolingiennes devenues rapidement inefficaces, on ne soit plus parvenu à une phonétique standardisée et internationale du latin avant Érasme, chaque pays le prononçant plus ou moins selon son propre phonétisme national⁶⁰.

Ici, R. Wright empiète déjà largement sur le moyen âge latin. Or, au même moment, l'historien allemand Michael Richter, actuellement professeur à l'université de Dublin, a entamé une série de publications également très novatrices sur la communication linguistique au moyen âge, auxquelles est constamment sous-jacente l'approche sociolinguistique déjà évoquée. M. Richter peut même être considéré comme l'un des principaux pionniers de la sociolinguistique historique, car c'est lui qui en a pour ainsi dire esquissé le programme (recherche et interprétation des témoignages directs et indirects) et en a fourni plusieurs applications⁶¹. Dans

56 Cf. D. S. AVALLE, Latino «circa romançum» e «rustica romana lingua». Testi del VII, VIII et IX secolo, Padova 1965, 1970. IDEM, Protostoria delle lingue romanze, Torino 1965; F. SABATINI, Tra latino tardo e origini romanze, dans: Studi linguistici italiani 4/5 (1963-1964) p. 140-159; IDEM, Dalla scripta latina rustica alle scriptae romanze, dans: Studi medievali 3, 9 (1968) p. 320-358; O. PARLANGÉLI (cit. n. 31).

57 Cf. F. SABATINI, Lingua parlata, scripta e coscienza linguistica nelle origini romanze, dans: Atti del XIV^o Congresso... (cit. n. 27) p. 291-297.

58 R. WRIGHT, Speaking, Reading and Writing Late Latin and Early Romance, dans: Neophilologus 60 (1976) p. 178-189.

59 Ibid., p. 181.

60 Ibid., p. 184-186. Cf. déjà P. ZUMTHOR, Une formule galloromane du VIII^e siècle, dans: Zs. für romanische Philologie 75 (1959) p. 211-233, spéc. p. 216-217.

61 Cf. M. RICHTER, A Socio-Linguistic Approach to the Latin Middle Ages, dans: Studies in Church History 11 (1975) p. 69-82; Kommunikationsprobleme im lateinischen Mittelalter, dans: Hist. Zs. 222 (1976) p. 43-80; Urbanitas-rusticitas: Linguistic Aspects of a Medieval Dichotomy, dans: Studies in Church History 16 (1979) p. 149-157; Monolingualism and Multilingualism in the 14th Century, dans: Historiographia Linguistica 7 (1980) p. 211-220. M. Richter a eu l'amabilité de m'envoyer les manuscrits de deux autres articles, intitulés «Reflections on the Function of the Latin Language in Medieval society» et «Towards a Methodology of Historical Sociolinguistics».

son livre sur »Langue et société au moyen âge«, qu'il faut qualifier de »grundlegend«, il a appliqué cette »Kommunikationsforschung« à la communication orale en Angleterre du milieu du XI^e jusqu'au début du XIV^e siècle⁶². Mais il s'est également intéressé au haut moyen âge et à la naissance des langues romanes. En 1977, lors d'un colloque à Louvain sur »Bible et culture médiévale«, il s'est penché sur le cas de l'Italie, où le latin, et plus particulièrement le latin de la bible, a très longtemps tardé à devenir une *lingua sacra*⁶³. Ce fait explique, selon lui, que l'Église y a joui d'un prestige moins grand qu'ailleurs, faute précisément de cette aura liée à une langue mystérieuse. Se demandant quand on a cessé de comprendre le latin en Italie, il allègue une série de témoignages allant du VIII^e au X^e siècle et faisant ressortir que *lingua romana* ou *lingua vulgaris* sont employés comme synonymes de *lingua latina*⁶⁴.

D'autre part, les prétendus premiers textes italiens ne se détachent que laborieusement du latin. En fait, selon M. Richter, jusqu'au XI^e siècle et même jusqu'au XII^e et au-delà, le latin liturgique, prononcé par des clercs italiens, pouvait toujours être compris de laïcs qui assistaient aux cérémonies. C'est seulement au cours du XIII^e siècle que la diglossie *lingua sacra* – *lingua vulgaris* a pris fin, ce qui a nécessité la traduction de la bible en »italien«⁶⁵.

En ce qui concerne la Gaule, le médiéviste de Dublin a d'abord adhéré à l'opinion traditionnelle: le concile de Tours notifie que la *lingua vulgaris* était devenue vraiment différente du latin et l'expression *transfere in rusticam romanam linguam* signifie »traduire« dans une autre langue, à savoir le roman⁶⁶. Le latin lui-même y avait donc le statut de *lingua sacra* (quoique, d'après une belle communication faite par dom Éloi Dekkers lors du colloque louvaniste déjà cité, l'Église ne se soit pas dotée intentionnellement d'une langue sacrée, bien au contraire⁶⁷). Récemment, M. Richter a toutefois nuancé sa pensée. La question mal posée (par Ferdinand Lot et par Dag Norberg) »À quelle époque a-t-on cessé de parler latin (en Gaule)?«, il a voulu la remplacer par celle-ci, plus adéquate (et qui rappelle son article sur l'Italie): »À quelle époque a-t-on cessé de comprendre le latin en Gaule?«⁶⁸.

Pour y répondre, il a examiné la législation des cinq synodes du printemps 813 sur la prédication (Mayence, c. 25; Reims, c. 15; Chalon, c. 2; Tours, cc. 4 et 17; Arles, c. 10)⁶⁹. Selon l'auteur, les décrets ont été rédigés par un clergé local, conscient de la situation linguistique dans la région placée sous sa responsabilité. L'absence de considérations d'ordre linguistique à Arles et à Chalon (contrairement à Reims et à Tours⁷⁰) montre que pour le clergé des régions ressortissant à ces synodes, il allait de soi que les fidèles comprenaient les homélies empruntées au Pères de l'Église et lues à haute voix pendant la messe, même s'ils ne parlaient plus latin au sens strict. Dans la moitié nord (y compris le Nord-Est et le Nord-Ouest) de la Gaule par contre, il existait bel et bien des problèmes d'intelligibilité dues notamment à la réforme du

62 M. RICHTER, *Sprache und Gesellschaft im Mittelalter. Untersuchungen zur mündlichen Kommunikation in England von der Mitte des elften bis zum Beginn des 14. Jhs.*, Stuttgart 1979 (Monographien zur Geschichte des Mittelalters, 18).

63 M. RICHTER, *Latina lingua-sacra seu vulgaris?*, dans: *The Bible and Medieval Culture*, Leuven 1979 (Mediaevalia Lovaniensia, Series I/Studia VII), p. 16–34.

64 Il s'agit d'une lettre du pape Zacharie I^{er} de l'année 746, de deux témoignages d'Éginhard [† 840], de deux passages de l'*Historia Ottonis* de Liutprand de Crémone [† vers 972], d'une lettre de Gonzone de l'année 965, d'un pénitentiel du Mont-Cassin du X^e siècle et de l'épithaphe du pape Grégoire V († 999). Cf. *ibid.* p. 26–30.

65 *Ibid.*, p. 30–32, 34.

66 *Ibid.*, p. 19–21; RICHTER, *Kommunikationsprobleme* (cit. n. 61) p. 47–48.

67 E. DEKKERS, *L'Église devant la Bible en langue vernaculaire. Ouverture de principe et difficultés concrètes*, dans: *The Bible and Medieval Culture* (cit. n. 63) p. 1–15.

68 M. RICHTER, *À quelle époque a-t-on cessé de parler latin en Gaule? À propos d'une question mal posée*, dans: *Annales E. S. C.* 38 (1983) p. 439–448.

69 Textes dans *Mon. Germ. Hist., Legum Sectio III, Concilia II/1*, p. 245–293.

70 Le synode de Mayence n'intéresse pas directement la Romania.

latin voulue par Charlemagne et à une évolution romane assez récente. Cela ne veut pas dire que, dans la Gaule septentrionale, le latin soit devenu une langue étrangère en l'espace d'une génération, mais »qu'il fut moins bien compris dans l'ensemble, du moins par une proportion importante des auditeurs«⁷¹. Le fait qu'aucun sermon vernaculaire du IX^e siècle n'a été conservé, M. Richter l'explique par le caractère sans doute trop élémentaire de ces textes (du genre des histoires simples recueillies par Grégoire le Grand dans ses Dialogues). Quant à la version romane des Serments de Strasbourg, il la considère – contrairement à R. Wright – comme différant considérablement de la norme latine⁷². Il reste cependant que la situation linguistique de la Gaule au IX^e siècle lui apparaît comme un bel exemple de diglossie. La connaissance passive de la langue y était supérieure à la connaissance active et, comme le suggère la sociolinguistique, »les locuteurs y ont dû utiliser un certain nombre de niveaux ou codes de langue, en fonction de variables comme le sujet abordé ou l'interlocuteur«⁷³.

Ce qui est important dans les précisions apportées par M. Richter, c'est que pour la sociolinguistique historique, l'époque carolingienne ne se contente plus d'attester enfin par des témoignages explicites un état de langue patent depuis très longtemps, mais qu'elle constitue elle-même un moment crucial dans l'histoire des langues et de la communication en Europe, et plus particulièrement en Gaule. Aussi n'a-t-il pas hésité à soumettre la politique linguistique de Charlemagne à un nouvel examen pour lequel il a rassemblé tout un dossier de *testimonia textuels*⁷⁴. Il en ressort, du moins à première vue, une certaine ambivalence. D'une part, en effet, il y avait la »Bildungssprache« latine que Charlemagne voulut réformer non pas dans un esprit humaniste ou dans le cadre d'une »renaissance«, mais dans un double but utilitaire. Primo, mieux administrer son empire avec l'aide de la parole écrite latine, à l'exemple des Romains. Pour cela, le latin et les arts libéraux devaient être enseignés aux laïcs (voir ses propres enfants et ceux des nobles). Ce premier objectif a échoué. Secundo (et principalement), assurer l'orthodoxie de la foi par la correction de la langue des textes religieux (voir l'*Epistula de litteris colendis* de la fin du VIII^e siècle où il est question à la fois de *errores verborum* et de *errores sensuum*). Ici, le suprême protecteur de la chrétienté latine a mieux réussi.

D'autre part, la formation latine de l'empereur lui-même ne semble pas avoir été très solide. Il avait appris quelques prières en latin (c'est ainsi que M. Richter interprète, contre d'autres, le *aeque illa [Latina] ac patria lingua orare* [*orare* = prier] de Éginhard, Vie de Charlemagne, ch. 25), mais il aimait avant tout sa propre langue maternelle, dont il entendait rapprocher le niveau de celui du latin (voir Éginhard, ch. 29: *Inchoavit et grammaticam patrii sermonis*). En ce sens, il fut le précurseur d'Alfred le Grand pour qui l'antique concept d'*utriusque linguae peritus* (= latin + grec) s'appliquait désormais au latin et au vernaculaire germanique. Certains synodes carolingiens confirment ce souci du *patrius sermo* qui n'était pas seulement la langue maternelle de l'empereur, mais également de la partie orientale de l'empire, où le latin était donc une langue étrangère. Déjà le concile de Francfort (794) stipulait (c. 53) que Dieu peut être adoré *in omni lingua*, et non pas uniquement dans les trois langues dites sacrées. Au synode d'Aix-la-Chapelle (802) l'empereur ordonnait que les *canones*, les *decreta pontificum*, la *regula Benedicti* et les *leges* fussent lus respectivement devant le clergé séculier, le clergé régulier et les laïcs, de manière à ce qu'ils comprissent vraiment ces textes. Cet *intelligere* implique un *tradere* (au sens de traduire, selon Richter) par des *sapientes*. Ces deux verbes-là figurent régulièrement aussi dans les *Capitularia*. De plus, à côté du latin rituel de la messe, et afin de transmettre efficacement les fondements de la foi, la *lingua thiotisca* fut employé dans la prédication et pour les principales prières⁷⁵.

71 RICHTER, À quelle époque (cit. n. 68) p. 443–444.

72 Ibid., p. 444.

73 Ibid., p. 445.

74 M. RICHTER, Die Sprachenpolitik Karls des Großen, dans: Sprachwissenschaft 7 (1982) p. 412–437.

75 Ibid., p. 424–429 (p. 429, n. 51: témoignage indirect de Raban Maur, Migne PL 107, col. 323).

Parallèlement se réalise, dès le VIII^e siècle, la consignation par écrit du vieil haut allemand, moyennant l'alphabet latin. D'abord, il s'agissait de gloses de textes religieux faites, semble-t-il, avec l'aide de missionnaires anglo-saxons chez lesquels la tradition du vernaculaire écrit était encore plus ancienne. La parenté linguistique entre les Saxons insulaires et les Saxons continentaux était d'ailleurs encore telle, au VIII^e siècle, qu'ils formaient en quelque sorte une seule et même province culturelle⁷⁶. Vinrent ensuite des textes chrétiens plus cohérents, surtout des remaniements de modèles latins. Vers 800, on traduisit déjà le *Contra Iudaeos* d'Isidore de Séville, auquel il faut bientôt ajouter la traduction interlinéaire de la Règle de saint Benoît et la traduction (conservée fragmentairement) de la Loi salique. Au IX^e siècle, la «Bibeldichtung» marquait le début d'une véritable littérature allemande autonome. Toute cette œuvre de fixation écrite s'est donc accomplie rapidement, en l'espace de trois générations. Elle s'adressait à un public de clercs, mais aussi de laïcs, en particulier d'étudiants. L'apparition de ces textes (y compris des textes perdus, profanes pour la plupart) est trop concentrée et trop systématique pour ne pas avoir comme toile de fond l'intérêt que Charlemagne portait à son *patrius sermo*⁷⁷.

En fait, conclut M. Richter, cette politique ambivalente de Charlemagne, axée à la fois sur le latin et le vernaculaire germanique, était des plus sages et des plus équilibrées, vu la complexité linguistique de son empire⁷⁸. Sous Louis le Pieux, les choses changeront d'ailleurs, au détriment des «germanophones»⁷⁹. Dans les territoires romans, des mesures en faveur du vernaculaire n'étaient pas encore nécessaires en raison du lien organique et toujours vivant avec la Spätantike et avec la culture latine. De toute manière, grâce à la médiation de la lecture à haute voix, «les sources écrites de l'époque carolingienne avaient un Publikum qui dépassait le cercle étroit des *litterati*. De surcroît, il est de notoriété que les analphabètes sont mieux à même de retenir l'information communiquée oralement que les gens cultivés. Cela aussi conférait à ces sources écrites une résonance plus grande qu'on ne le croit généralement»⁸⁰.

En émettant dans l'une de ses études l'idée d'une formation à la fois tardive et accélérée des langues romanes en Gaule (langue d'oïl et langue d'oc), M. Richter renvoie à un article de Michel Banniard⁸¹. Ce philologue, pour l'instant assistant à l'université de Limoges, achève actuellement une thèse d'État sur «Communication écrite et communication orale dans l'Occident latin du V^e au IX^e siècle». Quelques études préliminaires en ont déjà annoncé la couleur, qui va largement dans le sens de la sociolinguistique historique. En 1975 déjà, il a examiné la fonction du lecteur chargé de la lecture publique à l'église (bible, Vies de saints), plus précisément en Espagne wisigothique. Ce *lector* était «le médiateur entre l'expression écrite à laquelle il participe presque seul et l'expression orale à laquelle tous participent», ce qui nous rappelle le «Vorlesen» de H. Lüdtke. Or, les qualités que d'après Isidore de Séville on lui requérait en matière d'élocution et de voix (notamment de lecture ponctuée, expressive) étaient telles qu'elles supposent un auditoire capable de comprendre la récitation. Dans ces conditions, il est légitime de conclure, selon M. Banniard, qu'«aux environs de l'an 600, la langue parlée populaire avait tout au plus amorcé, du moins en Espagne, l'évolution par laquelle elle deviendrait romane»⁸². Plus récemment, il a mené une enquête similaire relative à la Gaule et

76 Ibid., p. 429-431, spéc. p. 430.

77 Ibid., p. 431-432.

78 Ibid., p. 436-437.

79 Ibid., p. 433-435. Louis le Pieux connaissait beaucoup mieux le latin que son père et cette éducation latine avait été avant tout ecclésiastique. De là son sérieux, son sens religieux, son mépris pour les *carmina gentilia*, et aussi son incompréhension à l'égard de ceux qui ignoraient le latin. De plus, comme roi d'Aquitaine, il avait longtemps vécu en pleine Romania, où le latin était encore compris. Ce séjour de presque 35 ans l'avait aussi mentalement éloigné de la moitié orientale de l'empire.

80 Ibid., p. 421-422.

81 RICHTER, À quelle époque (cit. n. 68) p. 442, n. 19.

82 M. BANNIARD, Le lecteur en Espagne wisigothique d'après Isidore de Séville: de ses fonctions à l'état de la langue, dans: *Revue des études augustiniennes* 21 (1975) p. 112-144, spéc. p. 117 et 144.

basée sur une lettre de l'évêque Avit de Vienne lequel s'était vu reprocher par le rhéteur Viventius d'avoir commis une faute (il s'agissait de l'allongement de la syllabe du milieu dans le mot *potitur*) lors d'une homélie prononcée vers 500 devant un public composite, c'est-à-dire devant le peuple de Lyon⁸³. Ce témoignage démontre qu'«il y a... place aux V^e/VI^e siècles pour une dialectique entre le parler populaire et la prononciation des érudits» (qui, le cas échéant, «pinçaient leur latin»)⁸⁴.

Dans une autre contribution, plus longue, le latiniste français a posé le problème comme suit: «La langue, comme la culture populaires des VI^e-VIII^e siècles sont-elles oui ou non radicalement hétérogènes à la culture et à l'expression latines tardives?»⁸⁵. Pour s'éclairer, il y emprunte des références analogiques à la dialectologie romane, et plus particulièrement à la géographie linguistique. Ce faisant, il a été frappé par certains rapports privilégiés entre l'axe diachronique et l'axe synchronique (en ce sens que p. ex. les chaînons successifs d'un mot reconstitué par la linguistique historique et comparée, peuvent se retrouver tous ou en majorité sur l'axe synchronique d'un atlas dialectologique⁸⁶). Aussi est-ce à la linguistique synchronique qu'il demande un modèle de représentation pour la langue parlée populaire de la période 600-800, qui aurait été, selon la plupart des savants, une langue hybride, intermédiaire entre deux états de langue définis, l'état latin et l'état roman, mais que la linguistique diachronique ne réussit à représenter que très abstraitement. Le problème, selon Banniard, est celui de la durée du changement linguistique et donc d'une éventuelle zone hybride⁸⁷.

Or, en synchronie précisément, la géographie linguistique montre que les frontières entre différents parlers est marquée par une rupture relativement brutale de l'intercompréhension, mais avec des bandes de transition interférentielles étroites et nettes. De même, tant la phonologie diachronique que certains sociolinguistes considèrent que la transformation de la langue se produit non par évolution quantitative, mais par des bonds qualitatifs⁸⁸. Toutefois, «la fonction essentielle de cet instrument qu'est une langue étant celle de la communication» (A. Martinet), le passage du latin vulgaire tardif au protoroman n'a pu se produire, à son tour, qu'au travers d'une bande interférentielle chronologique dont la largeur effective répond à une double contrainte contradictoire: «d'une part mettre en place le nouveau système le plus vite possible, de manière à satisfaire à la loi du moindre effort, mais d'autre part freiner ce changement dans les justes limites des besoins de la communication» qui, elle, «ne saurait être rompue brutalement entre les classes d'âges différents d'un même groupe social». Tout en étant brusque, la mutation a donc dû, d'après M. Banniard, s'étendre sur une période minimale qu'il estime à quelques décennies ou à un demi-siècle environ (concrètement: la seconde moitié du VII^e siècle)⁸⁹. Probablement, poursuit l'auteur, il s'est produit alors une dissociation des différents faisceaux d'isoglosses, en ce sens que l'ensemble des modifications phonétiques de la langue parlée se serait produit avant ou après l'ensemble des transformations morphologiques et ainsi de suite pour la syntaxe et le lexique. Ainsi, pendant cette période, la communication orale aura donné p. ex. à un texte dont la morphologie, la syntaxe et le lexique sont encore latins, une forme phonétique romane (Banniard pense avant tout aux récits hagiographiques). Le lecteur

83 M. BANNIARD, Accent et quantité au Haut Moyen-Âge: note sur un testimonium d'Avit de Vienne, dans: L'accent latin. Actes du Colloque de Morigny [19 mai 1979], Paris 1982, p. 44-56.

84 Ibid., p. 55. Même tendance dans «Iuxta uniuscuiusque qualitatem»: l'écriture médiatrice chez Grégoire le Grand, à paraître dans les Actes du Colloque de Chantilly [16-19 septembre 1982] sur Grégoire le Grand.

85 M. BANNIARD, Géographie linguistique et linguistique diachronique. Essai d'analyse analogique en occitano-roman et en latin tardif, dans: Via Domitia 24 (1980) p. 9-43, ici p. 9.

86 Ibid., p. 10-11 (exemple: le mot *fumàta).

87 Ibid., p. 11-12.

88 Ibid., p. 12.

89 Ibid., p. 17-18.

»transpose« le texte dans la phonétique du parler populaire, mais au VII^e siècle, le latin demeure la langue de référence des locuteurs et des rédacteurs mérovingiens. La langue parlée a d'ailleurs connu un polymorphisme (p. ex. coexistence du futur I, du futur II et de la périphrase *habeo* + inf.) que reflètent aussi les textes⁹⁰.

Pour ce qui est du VIII^e siècle, la position de M. Banniard demeure encore quelque peu imprécise. D'une part, il semble admettre alors une rupture progressive de la communication verticale, d'autre part il n'exclut pas que la période pendant laquelle la graphie latine a fonctionné comme élément de fixation et de référence au diasystème linguistique que demeurerait le latin classique, se soit étendue jusqu'aux débuts du roman archaïque⁹¹, et il termine par l'affirmation de Pierre Flobert que »l'histoire directe du latin se prolonge jusqu'au VIII^e siècle«⁹². Ailleurs, il défend, à propos du *transfere* du concile de Tours, la traduction »transposer« plutôt que celle de »traduire« et il rejette du même coup la traduction »langue romane« pour le terme *rustica romana lingua*, car »on perdrait alors toute la connotation vécue par les locuteurs lettrés carolingiens«⁹³. Pour plus d'éclaircissements, il faudra donc attendre sa thèse, qui concernera toute la Romania et qui constituera à coup sûr un moment fort dans la progression de nos études. En attendant, notons encore cette déclaration programmatique qui se rapproche de l'œuvre de M. Richter: »Les modalités qui régissent les rapports entre la langue parlée et la langue écrite pendant le Haut Moyen Âge en Occident latin nous invitent à étudier de près les correspondances, difficiles à déceler, qui s'établissent entre l'histoire d'une langue et celle de la société qui la parle et l'écrit«⁹⁴.

Indépendamment des chercheurs évoqués jusqu'ici, les analyses d'Esa Itkonen (Helsinki) sur le latin mérovingien, bien que n'étant pas directement inspirées par la sociolinguistique historique, aboutissent à des conclusions largement comparables⁹⁵. Cet auteur part lui aussi de la contradiction entre d'une part la prétendue différenciation géographique rapide du latin parlé et d'autre part l'unité du latin écrit, y compris le latin écrit vulgaire (les inscriptions p. ex.), et l'apparition très tardive de véritables textes romans⁹⁶. Il met en garde contre le préjugé d'une dialectalisation romane très poussée à l'époque impériale, préjugé fondé sur la rétroprojection de la situation qu'on déduit des documents du XII^e siècle. Il croit que le rythme du changement linguistique n'est pas forcément constant, bien au contraire, et il évoque à son tour la »catastrophy theory« de la linguistique diachronique actuelle, théorie selon laquelle la plupart des mutations de systèmes grammaticaux s'accomplissent brusquement, après que leurs conditions préliminaires ont été accumulées pendant des siècles. Le passage du système à cinq cas du latin à celui à deux de l'ancien français ou au système unicasuel de l'italien en serait un exemple⁹⁷.

Dans cette optique il y a, à l'époque mérovingienne, toujours un lien organique entre la langue parlée et le latin écrit. Ce dernier contient plus de »système« que ne le suggéreraient ses apparences »chaotiques«. Malgré les variations orthographiques, on n'y trouve donc pas n'importe quoi. Ce qui plus est, l'examen du système casuel mérovingien tel qu'il résulte des

90 Ibid., p. 21–25.

91 Ibid., p. 26, 28–29.

92 Ibid., p. 31. Cf. P. FLOBERT, *Les verbes déponents latins des Origines à Charlemagne*, Paris 1975, p. 587.

93 M. BANNIARD, *Le Haut Moyen Âge occidental*, Paris 1980 (*Que sais-je?*, 1807), p. 109–110.

94 IDEM, *Géographie linguistique* (cit. n. 85) p. 30.

95 E. ITKONEN, *The Significance of Merovingian Latin to Linguistic Theory*, dans: *Four Linguistic Studies in Classical Languages*, Helsinki 1978 (Department of General Linguistics, 5), p. 9–64; cf. déjà IDEM, *Un conflit entre facteurs phonétiques et facteurs fonctionnels dans un texte en latin mérovingien*, dans: *Neuphilologische Mitteilungen* 70 (1969) p. 471–484.

96 IDEM, *The Significance*, p. 10–11.

97 Ibid., p. 13–14.

statistiques de L. F. Sas⁹⁸, montre la double interdépendance de la synchronie et de diachronie, et de la morphologie et de la syntaxe. La première signifie que le latin mérovingien se situe sur une ligne qui va du latin classique à l'ancien français, mais qu'il ne saurait être compris synchroniquement sans référence à la diachronie, c'est-à-dire à son passé classique et à son issue en ancien français. Ainsi, il y a dans ce latin une certaine émergence du système bicasuel (cas sujet / cas régime), mais il semble bien néanmoins que le cas régime de l'ancien français ne soit pas le résultat du seul accusatif, mais plutôt d'une confluence de divers cas obliques. Par ailleurs, le système mérovingien se perpétue à plusieurs égards dans l'ancien français lui-même (certaines désinences de la déclinaison, certains emplois du cas régime dans le sens du génitif ou du datif latin, le complément d'objet indirect *leur* en tant que résultat du génitif *illorum*, emploi de *a* pour *de*, ordre des mots encore libre en dépit de la perte de maintes désinences, etc.)⁹⁹. Quant à la seconde interdépendance (morphologie – syntaxe), elle est illustrée notamment par l'aspect interchangeable, déjà en latin classique mais beaucoup plus en latin mérovingien, des cas absolus et des constructions prépositionnelles (voir aussi en espagnol: le complément d'objet direct précédé de *a*)¹⁰⁰.

*

Tous ces raccourcis montrent bien, je crois, l'orientation que la sociolinguistique historique, combinée ou non avec d'autres données, a imprimée à la recherche sur le latin tardif, le latin du haut moyen âge et la protohistoire des langues romanes, corrigeant du même coup un certain nombre d'abstractions purement linguistiques, dont R. Kontzi a donné des spécimens illustratifs dans son recueil (le schéma comparatiste de R. A. Hall p. ex.). Cette orientation est double: d'un côté elle retarde considérablement l'émergence des langues romanes perçues comme différentes du latin dans la conscience des auditeurs et des locuteurs, de l'autre côté elle refuse (cela vaut du moins pour certains de ses représentants) d'étaler sur une longue période la mutation qui intervient finalement. En fait, elle réhabilite dans une certaine mesure la vieille thèse de Henry Francis Muller et de ses élèves¹⁰¹. Ce romaniste franco-américain (qui aimait l'époque mérovingienne¹⁰² contrairement à Ferdinand Lot qui la méprisait et ne la comprenait pas) croyait en effet que la koinè latine s'est maintenue dans la Romania jusqu'à la fin du VIII^e siècle. À ses yeux, ce n'est qu'au début du IX^e siècle que la désagrégation des deux grandes tendances linguistiques (la tendance aristocratique et la tendance populaire) restées unies jusque là grâce à l'action puissante du christianisme, provoque le développement particulariste du latin vulgaire dans les principaux pays romans. De la sorte, Muller avait pour ainsi dire intuitivement deviné ce qui se trouve aujourd'hui étayé par des analyses plus techniques.

Est-ce que cela signifie que tout a maintenant été dit sur ce sujet? Il me semble tout d'abord que la prolongation, dans la Romania du haut moyen âge, d'un lien organique (diglossaire en l'occurrence) entre langue écrite et langue parlée est désormais à considérer comme un fait acquis. Elle est confirmée notamment par les travaux qui ont été réalisés jusqu'ici, à l'université de Gand, dans le cadre d'un projet annoncé dans les *Romanica Gandensia* de 1976¹⁰³. Ces

98 Cf. L. F. SAS, *The Noun Declension System in Merovingian Latin*, Paris 1937.

99 ITKONEN, *The Significance*, p. 20–38, 39–43.

100 Ibid., p. 38–39, 46–47.

101 Cf. en plus de l'article cité dans la note 31: H. F. MULLER, *A Chronology of Vulgar Latin*, Halle a. d. Saale 1929; *La naissance du français*, dans: *Renaissance* 1 (1943) p. 463–470; *L'époque mérovingienne. Essai de synthèse de philologie et d'histoire*, New York 1945.

102 Cf. *L'époque mérovingienne* (cit. n. 101) p. 296: «une des plus puissantes embryogéniques qui nous soient connues.»

103 Cf. M. VAN UYTFANGHE, *Le latin des hagiographes mérovingiens et la protohistoire du français. État de la question, première partie: à quelle époque a-t-on cessé de parler latin?*, dans: *Romanica Gandensia* 16, *Études médiévales*, Gand 1976, p. 5–89, ici p. 86. Des étudiants romanistes continuent, à un rythme irrégulier il est vrai, à faire leur mémoire de licence dans le cadre de ce projet. La

mémoires de licence ont p. ex. analysé le lexique de certaines Vies de saints et en ont fait une stratification (à l'aide du REW et du FEW) d'après les survivances romanes de chaque mot (dans quels et dans combien de langues ou parlers romans anciens survit-il?, s'agit-il de dérivés, d'emprunts, de mots savants ou mi-savants, etc.?)¹⁰⁴. La conclusion a chaque fois permis de supposer un degré de »compréhensibilité« assez élevé (lors de la lecture publique). En second lieu, il paraît maintenant incontestable que *lingua romana rustica* désigne la »langue romaine rustique« et ne saurait donc signifier »langue romane« au sens strict, sinon on n'aurait pas eu besoin, au synode de Tours, du qualificatif *rustica* qui, en réalité, rappelle toujours le *sermo rusticus* des siècles précédents. Je voudrais, quant à moi, y ajouter le témoignage de l'évêque Hatton de Bâle, dont le diocèse comprenait des territoires de langue romane et de langue germanique. Ce prélat du IX^e siècle exigeait que son clergé connût la langue de ses fidèles. Cela veut dire que les prêtres devaient être capables d'enseigner l'Oraison dominicale et le Symbole des apôtres *tam latine quam barbarice, ut quod ore profitentur, corde credatur et intelligatur*¹⁰⁵. Là c'est donc clairement le latin qui s'oppose au germanique.

Il n'est pas moins évident, cependant, que des questions et des ambiguïtés subsistent. S'il est vrai p. ex. que dans une situation de diglossie, un système phonétique côtoie deux systèmes morpho-syntaxiques, le fonctionnement pratique de cet état de choses au haut moyen âge devrait être clarifié davantage, fût-ce (bien sûr) indirectement. Il faudra donc continuer à analyser les rapports entre phonétisme (potentiel) et morpho-syntaxe dans les documents écrits destinés à être lus à haute voix, notamment les récits hagiographiques. Puis, la thèse de la mutation relativement brusque de l'état de langue mériterait pareillement de plus amples vérifications. Certes, l'idée de l'évolution de la langue parlée comme un système solidaire en diachronie est logique et séduisante, mais il ne faut pas oublier que le polymorphisme (coexistence de systèmes binaires tels que: cas absolus/prépositions + cas; formes verbales synthétiques/formes périphrastiques ou analytiques; propositions infinitives/complétives introduites par *quod, quia, quoniam*, etc.) ne caractérisent pas uniquement le latin vulgaire tardif et mérovingien, mais également, fût-ce dans des proportions renversées, les stades anciens des langues romanes, et notamment l'ancien français qui, à bien des égards, reste encore proche du latin (y compris du point de vue lexical et de l'ordre des mots). M. Banniard et E. Itkonen avancent eux-mêmes ces faits, mais précisément ces faits ne plaident-ils pas en faveur d'une évolution plutôt graduelle, comme l'entendent H. Lüdtke et R. Wright¹⁰⁶?

seconde partie de mon état de la question, sur les rapports entre langue écrite et langue parlée à l'époque mérovingienne, tardera sans doute encore quelques années à paraître, mais le présent article devrait combler partiellement la lacune.

104 Cf. P. COOREMANS, Le lexique de la »Vita Pardulfi« (VIII^e s.). Contribution à l'étude du latin protoroman, diss. Gent 1977; M. CASSAN, Le lexique de la »Vita Goaris« (VIII^e s.). Contribution à l'étude du latin protoroman, diss. Gent 1978; L. VAN ASSCHE, La langue de la »Vita Balthildis« (VII^e s.) et de son remaniement carolingien. Contribution à l'étude du latin protoroman, diss. Gent 1978; A. D'HOLLANDER, La morphologie et la syntaxe de la »Vita Pardulfi« (VIII^e s.). Contribution à l'étude du latin protoroman, diss. Gent 1981; M. ROMBAUT, La diglossie dans la Romania du haut moyen âge: le témoignage des récits hagiographiques et de leurs prologues, diss. Gent 1981.

105 Capitulaire II, MIGNE PL 105, col. 763: *Secundo jubendum, ut Oratio dominica... et Symbolum apostolorum... ab omnibus discatur tam latine quam barbarice: ut quod ore profitentur, corde credatur et intelligatur*. Sur les autres témoignages, voir A. TERRACHER, À propos de la distinction entre le latin et le roman dans la France du Nord avant le IX^e s., dans: *Modern Language Review* 12 (1917) p. 33-36 (avec pourtant certaines interprétations erronées); H. F. MULLER, On the Use of the Expression *Lingua Romana* from the First to the Ninth Century, dans: *Zs. für romanische Philologie* 43 (1923) p. 9-17.

106 C'est pourquoi je ne renonce pas tout de suite aux conclusions que j'ai tirées dans M. VAN UYTFANGHE, Latin mérovingien, latin carolingien et *rustica romana lingua*. Continuité ou discontinuité, dans: Actes du Colloque »D'une déposition à un couronnement, 476-800« [Bruxelles 4-5 juin 1975] = *Revue de l'Université de Bruxelles* 1977, p. 65-88.

Reste à savoir, même si l'on est d'accord sur une mutation tardive et éventuellement accélérée, quand celle-ci a eu lieu: avant (VII^e, VIII^e s.) ou après la réforme carolingienne (IX^e s.)? Qu'entend-on au juste par cette mutation: le passage d'un état de langue à l'autre ou la fin de la diglossie? Celle-ci perdure-t-elle après celui-là (puisque au IX^e siècle, *lingua romana* et *lingua latina* sont synonymes)? Sur ces points non plus, les savants que nous avons interrogés et commentés ne sont pas sur la même longueur d'ondes (R. Wright p. ex. va nettement plus loin chronologiquement que M. Banniard). On est frappé également par un certain mélange de ce qui est censé s'appliquer à toute la Romania et de ce qui est spécifique pour une seule région. La question de savoir quand les parlers populaires régionaux se sont différenciés entre eux à tel point qu'on doit les considérer comme des langues séparées, s'apparente à la question du divorce latin-roman dans chacune de ces régions, mais les deux questions ne se recoupent pas sans plus. Il est évident que la thèse »tardive« s'impose aussi quant à la première question. L'analogie des parlers germaniques, également encore très proches les uns des autres au haut moyen âge, ne fait qu'en renforcer la probabilité. Sur l'intercompréhension horizontale des divers peuples de la Romania, la sociolinguistique historique pourra éventuellement nous renseigner davantage à l'avenir.

Quant à la seconde question, la plupart des savants cités (en tout cas Lüdtke, Wright et Richter) attribuent un rôle moteur, dans l'effacement de la diglossie, à la réforme carolingienne de la prononciation, encore que toute la lumière ne semble pas encore faite sur le degré d'application de la réforme, y compris sur la durée de cette application et sur ses modalités régionales¹⁰⁷. À ce sujet, l'opposition (évidemment à nuancer) entre le Nord et le Sud de la Gaule devrait être cernée de plus près, car l'on devine que la prononciation des lettres et des syllabes était mieux conservée dans la future Occitanie, tout comme en Italie et en Espagne. Dans ces deux »pays« (mais il convient de manier ce terme avec prudence, car, comme l'a dit F. Sabatini, la carte politique, culturelle et linguistique n'était pas au moyen âge ce qu'elle sera plus tard), la réforme carolingienne n'est pas intervenue. Dans quelles circonstances la diglossie s'y est-elle perdue? Pour l'Italie, M. Richter nous a déjà fourni des éléments de réponse. En Espagne, certains notaires léonnais des X^e-XI^e siècles usaient d'une espèce de latin vulgaire qui forme un registre écrit intermédiaire entre le latin médiéval et le roman de l'époque. D'autre part, un document relatif à la légende du poète Virgile de Cordoue et daté de 1290, fait état de deux manières de parler latin: *obscura* et *circa romançum*. Dans le second cas, les laïcs comprenaient tout. De tels témoignages mériteraient un examen approfondi, y compris la thèse de R. Menéndez Pidal concernant une éventuelle continuité entre ce *latinum circa romançum* et le latin vulgaire écrit du haut moyen âge¹⁰⁸. Pour ce qui est des autres parties de la Romania (Roumanie, région rhéto-romane), les sources sont sans doute plus difficiles à défricher. Mais attendons, bien entendu, la thèse prometteuse de Michel Banniard.

Quoi qu'il en soit, il semble bien que dans les recherches protoromanes, l'accent se déplace maintenant de l'époque mérovingienne vers la fin de celle-ci et vers l'époque carolingienne, voire postcarolingienne. Pour ce qui concerne le latin carolingien, les chercheurs disposent à présent d'un excellent fil conducteur dans le texte de la conférence prononcée par Jacques Fontaine à la 27^e Settimana de Spolète sous le titre »De la pluralité à l'unité dans le latin carolingien«¹⁰⁹. Ce panorama magistral des latinités du haut moyen âge tient, au dire de son

107 Voir tout de même les remarques de J. FONTAINE, étude citée dans la note 109, p. 799-801.

108 Cf. R. MENÉNDEZ PIDAL, *Origenes del español*, Madrid 1976, p. 454-460. Sur le latin d'Espagne, voir E. WIMMER, *Le latinité l'Espagne aux IX^e-X^e s. (d'après le texte latin des Gloses)*, dans: *Acta Linguistica Academiae Scientiarum Hungaricae* 25 (1975) p. 119-147; B. LOEFSTEDT, *Zum spanischen Mittellatein*, dans: *Glotta* 54 (1976) p. 117-157.

109 J. FONTAINE, *De la pluralité à l'unité dans le »latin carolingien«*?, dans: *Nascita dell'Europa ed Europa carolingia: un'equazione da verificare*, Spoleto 1981 (Settimane di studio del Centro italiano di studi sull'alto medioevo 27, 1979) t. II, p. 765-805.

auteur même, en trois formules: *lingua latina mixta* (cf. Isidore de Séville, *Étymologies*, 9,1,6–7), *latinitas in melius reformata, linguae latinae conservatae*. Le latin carolingien, dont le point d'ancrage initial, à la fois politique et religieux, réside dans »la conjoncture providentielle entre les ambitions de la maison d'Herstal et la volonté indissociablement missionnaire et réformatrice de la mission anglo-saxonne«, y est envisagé comme le véhicule d'une *reformatio* spirituelle (voir les sens patristiques de *reformatio*) aspirant à la *rectitudo* en toutes choses (les mœurs, la prière et le chant, la Parole de Dieu et la parole humaine, et en particulier le latin écrit au double niveau de la langue et du style)¹¹⁰. J. Fontaine fait également maintes observations judicieuses qui relèvent en fait de l'histoire de la communication et qui ont trait notamment aux quatre opérations mentales de cette communication (entendre, parler, lire, écrire)¹¹¹. Dans le canon 17 du concile de Tours, il voit la sanction d'une »rupture presque consommée« entre le latin restauré et la langue de l'auditoire, même dans les pays anciennement latinisés où la langue romaine rustique était en train de devenir irréversiblement une langue romane. Pour lui, cette sanction est peut-être »la limitation la plus décisive qui fait bien du latin carolingien un latin médiéval«¹¹². Mais d'autre part il n'ignore pas la résistance opposée à la réforme linguistique carolingienne dans les terres de Romania anciennes, résistance »accrue par la divergence relative d'une langue parlée qui n'était justement pas aussi hétérogène au latin que l'étaient les langues celtiques et germaniques«¹¹³. De plus, des textes comme le Manuel de Dhuoda ou les chartes de Cluny et de Conques-en-Rouergue lui apprennent qu'il y a, au niveau de la correction, plusieurs latins carolingiens ou que le latin carolingien est une latinité plurielle, une *latinitas mixta*¹¹⁴. Qu'il me suffise d'ajouter, à ce propos, une description contemporaine de la basilique carolingienne de St-Denis près de Paris. Ce document très récemment édité, qui précède de moins d'un demi-siècle les Serments de Strasbourg, est décidément un spécimen éloquent, s'il en est, du *latinum circa romanum* en pleine époque carolingienne¹¹⁵.

Le professeur Fontaine a terminé sa conférence par un appel pressant aux jeunes chercheurs pour qu'ils se mettent à explorer à fond cette latinité carolingienne, car tant de documents et textes rédigés à cette époque (qui est »un point focal de mutation décisive dans la langue écrite et donc un temps fort dans le devenir linguistique de l'Europe occidentale«¹¹⁶) n'ont pas encore été étudiés. Comme il le dit, nous avons besoin de beaucoup de monographies linguistiques et stylistiques sur bien des auteurs importants, et d'abord œuvre par œuvre. C'est l'une des tâches de la philologie et de la linguistique coutumières qui, répétons-le pour éviter tout malentendu, n'ont pas du tout démerité. Concomitamment il faut poursuivre la voie tracée par la jeune sociolinguistique historique, donc étudier les textes mérovingiens (car ce domaine-là n'est pas

110 Ibid., p. 777, 783–784.

111 Ibid., p. 791–796.

112 Ibid., p. 796–797. J. Fontaine se rapproche à ce sujet de l'opinion traditionnelle: »Car dès lors que la »réforme« carolingienne tendait à généraliser impérativement un retour à toutes les normes du latin classique, la tension entre ce latin restauré jusque dans la prédication – par l'amélioration même de la formation linguistique des prédicateurs – et la »langue romaine rustique« de l'auditoire, en divergence croissante d'avec l'antique *sermo urbanus*, – cette tension devait inévitablement dépasser le point de rupture où toute communication cessait. Prédicateur et auditeurs ne parlant plus la même langue, les seconds ne pouvaient bien comprendre – ou comprendre tout court – le premier, que si celui-ci adaptait son langage aux capacités et aux usages linguistiques de son auditoire. Telle est la situation de fait que le Concile de Tours sanctionne par un précepte explicite, qui pourrait avoir été destiné surtout aux derniers défenseurs de l'usage, dans la prédication, d'un latin réformé.«

113 Ibid., p. 799.

114 Ibid., p. 802.

115 Cf. A. STOCLET, Une description contemporaine de la basilique carolingienne de St-Denis, près de Paris, dans: *Latomus* 29 (1980) p. 191–192; voir aussi: B. BISCHOFF, Eine Beschreibung der Basilika von Saint-Denis aus dem Jahre 799, dans: *Kunstchronik* 34 (1981) p. 97–103.

116 FONTAINE, De la pluralité (cit. n. 109) p. 802–803, n. 50.

encore épuisé), carolingiens et postcarolingiens à la fois pour eux-mêmes et dans leur cadre culturel et communicatif, sans esquiver le difficile problème des équivalences entre phonème et graphème au moyen âge (en latin, mais aussi en roman)¹¹⁷ et sans négliger les témoignages de la *Germania* dont M. Richter a montré l'importance pour une juste compréhension globale de la réalité langagière de ces siècles lointains¹¹⁸. En 1954, une étude de E. Coseriu sur «le prétendu latin vulgaire et les premières différenciations dans la Romania» se présentait encore comme une initiation à la linguistique romane et, en 1965, H. Lüdtke affirmait toujours que l'une des tâches principales de la romanistique consistait à découvrir et à décrire les facteurs historiques qui ont déterminé la structure géolinguistique de la Romania¹¹⁹. On n'ose pas dire que dans les années qui nous précèdent, tout le monde ait partagé de telles priorités. À présent – et cela rejoint nos réflexions du début de cet article –, je crois que les études protoromanes rénovées peuvent à nouveau mieux coexister avec la linguistique et la science littéraire romanes modernes, tout comme elles peuvent s'inscrire en même temps dans le regain d'intérêt, de la part de la philologie classique, pour le latin tardif et médiéval. En effet, dans ce secteur scientifique, une coopération interdisciplinaire entre historiens¹²⁰, latinistes¹²¹ et romanistes s'impose plus que jamais. Il en sortira peut-être des matériaux suffisants pour un nouveau volume de la série «Wege der Forschung» dans les années à venir.

Post-scriptum I: Au moment de terminer cet article, me tombe sous le main le premier tome des Actes du XVI^e Congrès international de linguistique et de philologie romanes, tenu à Palma de Mallorca en avril 1980¹²². En le feuilletant, je suis frappé par certaines convergences avec ce que je viens d'écrire:

– pp. 161–187: la table ronde intitulée «au-delà du structuralisme» (exposés de E. Coseriu, S. Serano, B. Pottier): reconnaissances des mérites et des lacunes du structuralisme, avec une paraphrase d'un mot de Leibniz, applicable également à la linguistique: «toutes les doctrines (philosophiques) sont vraies par ce qu'elles affirment et sont fausses par ce qu'elles nient»¹²³.

– pp. 189–213: la table ronde sur «sociolinguistique et linguistique romane» (exposés de A. Varvaro, J. Herman, B. Schlieben-Lange, Ll. V. Aracil) et notamment sur les rapports possibles entre la sociolinguistique et la linguistique historique. Les auteurs que j'ai moi-même commentés ci-dessus n'y sont pas évoqués, mais l'on y souhaite une intégration plus accentuée d'aspects sociolinguistiques dans la philologie romane (qui était déjà une espèce de «sociolinguistique avant la lettre»). Sujets de la philologie romane qui mériteraient une réinterprétation sociolinguistique: la stratification du latin; substrat – superstrat – adstrat; la genèse des langues romanes écrites, la créolisation¹²⁴.

117 Cf. déjà Ch.-Th. GOSSEN, Graphème et phonème: le problème central de l'étude des langues écrites du moyen âge, dans: *Revue de linguistique romane* 32 (1968) p. 1–16.

118 Ainsi p. ex., vu la portée pastorale de l'hagiographie au haut moyen âge, il faudrait examiner de plus près les possibilités de communication de ces récits à des fidèles de langue germanique.

119 Cf. le recueil de KONTZI, p. 257, 438.

120 Cf. aussi l'intérêt actuel des historiens pour la culture et la pastorale populaires. Parmi les nombreux travaux récents, voir p. ex. P. RICHÉ, La pastorale populaire en Occident, VI^e–XI^e s., dans: J. DELUMEAU (éd.), *Histoire vécue du peuple chrétien*, Toulouse 1979, p. 195–221.

121 En passant: je constate avec satisfaction que la didactique des langues anciennes semble – enfin – avoir découvert l'intérêt, pour l'enseignement secondaire, du caractère latin des langues romanes. Cf. le numéro «Lateinunterricht und Neue Sprachen» de: *Der altsprachliche Unterricht* 24 (1981), Heft 1, et mes propres desiderata dans: M. VAN UYTFANGHE, *L'Antiquité tardive* (cit. n. 22), ici p. 165–166.

122 Actes XVI Congrès internacional de lingüística filologia romàniques [Palma de Mallorca 7–12 d'abril 1980], t. I, Palma de Mallorca 1982.

123 Cf. E. COSERIU, *Au-delà du structuralisme*, *ibid.*, p. 163.

124 Cf. B. SCHLIEBEN-LANGE, *Sociolinguistique et linguistique romane*, *ibid.*, p. 209–211.

– pp. 232–276: la table ronde sur «théories linguistiques et linguistique romane», avec notamment le plaidoyer de Rebecca Posner pour l'établissement d'une linguistique pan-romane sous l'angle de la diachronie et de la synchronie (pp. 235–241).

– pp. 369–372: le discours de clôture du nouveau président de la Société de Linguistique Romane, Eugenio Coseriu: plaidoyer pour que la linguistique romane se débarrasse d'un certain complexe d'infériorité vis-à-vis des nouvelles théories et des nouvelles méthodes et pour qu'elle reprenne sa position de *magistra linguisticae*; importance de la tradition historique commune à partir du latin.

Post-scriptum II: Je viens également de recevoir un nouveau et très important livre sur «le latin tardif et le roman ancien dans la France carolingienne et en Espagne». Nous le devons à Roger Wright, l'hispaniste de Liverpool déjà évoqué ci-dessus¹²⁵. L'auteur y traite de manière approfondie le sujet qu'il avait abordé dans des études préliminaires¹²⁶. En voici un résumé imparfait par ce que résultant d'une lecture forcément trop rapide.

Rejetant comme absurde l'idée d'une dichotomie latin-roman dès la fin de l'empire romain, R. Wright pose que le «vernaculaire» a en fait très tôt commencé son évolution «romane» (c'est ce que montrent p. ex. les graffiti de Pompéi), mais que ce protoroman a toujours été purement et simplement identique au latin, y compris à l'époque tardive et au haut moyen âge. De toute une série de témoignages (grammairiens, poésie rythmique, documents juridiques et liturgiques) il conclut qu'il n'y a pas eu deux prononciations, celle des cultivés et celle des gens du peuple. Il y avait une seule langue à variantes régionales, stylistiques et sociolinguistiques, et un seul phonétisme évolué naturellement dans chaque communauté régionale et utilisé par tous ses sujets parlants (ainsi, *vulgo* ne désigne pas la langue «vulgaire», mais la langue de tous). L'écart croissant entre «speech» et «spelling», dû aux nombreuses lettres et syllabes «mortes», ne posait pas plus de problèmes que celui qui existe aujourd'hui dans la langue maternelle de l'auteur (qui fait constamment appel, à travers son livre, à ces analogies anglaises) et aussi en français (où un enfant doit p. ex. apprendre à écrire [swet] comme [souhaitent]). Il faut donc se rendre à l'évidence: «In previous Romance communities ... the modern postulation of a similar distinction [c'est-à-dire entre latin et vernaculaire, comme chez les Anglo-Saxons] can only be a mirage and an anachronism. There is no need to postulate that both existed in Romance areas before Alcuin's arrival at the Carolingian court; since the evidence is consistent with the absence of such a distinction, it seems rational to regard the postulation of a ›Latin‹ coexisting with Romance in Romance communities as a simple misconception of now outdated scholarship» (p. 103).

La situation va se modifier, en effet, après l'arrivée d'Alcuin à la cour de Charlemagne. Son *De orthographia* exige ce qui n'avait jamais intéressé les grammairiens latinophones antérieurs, à savoir qu'à chaque lettre corresponde maintenant un son réellement prononcé. Lus à haute voix de cette manière, les mots comptaient forcément plus de syllabes qu'auparavant, ce qui les rendait méconnaissables. Il y aurait désormais deux prononciations: l'ancienne, naturelle, et la réformée, basée sur les *litterae*. En ce sens, le latin médiéval a été littéralement «inventé» par les clercs carolingiens. Pour ce qui est des homélies (pour lesquelles l'on se servait de sermons existants, des Pères de l'Église notamment), il a fallu rapidement retourner à la phonétique ancienne (voir le concile de Tours et d'autres), sinon elles n'auraient plus été comprises des laïcs. En 842, à Strasbourg, Louis le Germanique aurait su lire le texte latin du Serment, mais non pas

125 R. WRIGHT, *Late Latin and Early Romance in Spain and Carolingian France*, Liverpool 1982.

126 À côté de l'article cité dans la note 58: *Semicultismo*, dans: *Archivum Linguisticum* 7 (1976) p. 13–28; *Linguistic Reasons for Phonetic Archaïsms in Romance*, dans: *Papers from the Fourth International Conference on Historical Linguistics*, Amsterdam 1980, p. 331–337; *Late Latin and Early Romance: Alcuin's De Orthographia and the Council of Tours (813 A. D.)*, dans: *Papers of the Liverpool Latin Seminar* 3 (1981) p. 343–361.

selon la phonétique non réformée des soldats de Charles le Chauve. L'on devait donc créer pour lui, de façon tout à fait expérimentale, une nouvelle orthographe semi-phonétique, plus proche de la manière de parler de la partie adverse. Dorénavant, il y avait toujours une langue, mais deux phonétiques et deux méthodes de transcription manuscrite. Dans les décennies à venir ces deux méthodes allaient se développer dans les mêmes centres de culture, notamment à Saint-Amand, où travaillait Hucbald († 930). C'est peut-être lui, ou un de ses collègues, qui a composé la Séquence de sainte Eulalie. Quoi qu'il en soit, c'est seulement vers 1100 que le fait d'écrire en »roman« sera ressenti comme une activité autonome par rapport à la tradition »latine«.

En Espagne, une évolution similaire se dessine, mais elle est beaucoup plus tardive et plus compliquée. Là, c'est le concile de Burgos (1080) qui décida de remplacer l'ancienne liturgie wisigothique par le rite romain, prononcé selon les *litterae*, à la manière des clercs français dont certains sont venus accompagner cette réforme souhaitée par le pape Grégoire VII et acceptée pour des raisons politiques par le roi Alfonso VI. Ainsi, au XIII^e siècle, il y avait en Espagne également deux prononciations d'une même langue (R. Wright rejette par ailleurs l'interprétation de R. Menéndez Pidal du »latín vulgar leonés«). Or, dans les premières années du XIII^e siècle, »someone, at least, had decided with care and consistency how vernacular could be represented on paper« (p. 239). À ce propos, le document du Traité de Cabreros (1206) est comparable à celui des Serments de Strasbourg en France¹²⁷.

Ce livre de R. Wright fera date aussi bien en philologie romane et latine qu'en histoire de la communication, ne fût-ce que par l'extrême netteté avec laquelle l'auteur a formulé sa thèse. En partie, et plus que l'auteur lui-même ne semble le croire, elle consacre l'aboutissement d'une tendance qui s'amorce depuis bien des années déjà (cf. supra). Mais d'un autre côté, elle est également originale et novatrice. Pour R. Wright, la clé de tout le problème réside dans la prononciation. À ce propos, les analyses de notre collègue britannique me paraissent judicieuses, pertinentes et convaincantes. Il me semble toutefois que sur le plan de la morphologie (et de la syntaxe), la discussion n'est pas close. R. Wright estime, en effet, que ce qu'il appelle (p. 42) »the old-fashioned morphological apparatus« (délinaisons, passif synthétique, futur synthétique, etc.) avait disparu de bonne heure de la langue parlée, même de celle des cultivés. Il survécut néanmoins dans les textes, les grammairiens y insistant beaucoup. Quand certains de ces textes étaient lus à haute voix, la compréhension se fit inévitablement problématique, en dépit du phonétisme plus ou moins naturel qu'on a pu appliquer à ces désinences »archaïques«. R. Wright ne traite du problème qu'au sujet des documents notariaux, et il le solutionne en faisant valoir que les juristes recherchaient précisément un langage ésotérique (p. 64: »Lawyers normally prefer their formulae to be opaque to laymen«; voir aussi

127 À la p. 261 de son livre, R. Wright donne une présentation schématique de sa thèse, où il distingue quatre phases aussi bien pour la France que pour l'Espagne. Les voici:

STAGE A – France: up to c.800 – Spain: up to 1080

ONE LANGUAGE (»Proto-Romance«) Written: in the traditional way; Spoken: in different evolving ways in different places (»vernacular«).

STAGE B – France: c.800 to c.842 – Spain: 1080 to c.1206

ONE LANGUAGE IN EACH COMMUNITY (Old French, Old Spanish, etc.) Written: in the traditional way; Spoken: in two distinct ways, a) in ordinary vernacular, b) reading aloud in church in the new method of *litterae*, producing one sound for each written letter.

STAGE C (Unstable) – France: c.842 to c.1000 – Spain: c.1206 to c.1228

ONE LANGUAGE IN EACH COMMUNITY Written: in two distinct ways, a) the traditional way, b) the new »Romance« way, with one letter for each existing vernacular sound; different in different places. Spoken: in two distinct ways, a) in ordinary vernacular, b) *litterae* in church

STAGE D – France: since c.1100 – Spain: since c. 1228

TWO LANGUAGES Written in the traditional way, spoken in the new way: LATIN. Written in the new way, spoken in the normal way: ROMANCE.

p. 168 sq.). Mais il ne souffle mot des textes qui prétendaient précisément à être compris d'un public d'auditeurs, dans un but pastoral (les Vies de saints tout particulièrement). Je me demande par conséquent si R. Wright n'a pas trop rapidement écarté la notion de diglossie (cf. p. X) qui, en effet, ne concerne pas uniquement l'aspect phonétique¹²⁸. De toute façon, les vues de R. Wright devront être confrontées à celles d'autres savants que j'ai cités ci-dessus (M. Banniard, H. Lüdtke, M. Richter, P. Zumthor, etc.), mais dont certains ne sont pas évoqués dans le présent livre. Celui-ci, en tout cas, constitue un pavé dans la mare scientifique très bienvenu¹²⁹.

128 Voir p. ex. l'éventuel polymorphisme dans la langue parlée. Pour une mise au point récente et critique sur la diglossie (en Grèce), voir G. DRETTAS, *La diglossia: un pèlerinage aux sources*, dans: *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris* 76 (1981) p. 61-98.

129 Deux compléments bibliographiques: A. RONCAGLIA, *L'effondrement de la quantité phonologique latine*, dans: *Actes* (cit. n. 122) p. 109-122 (à ajouter à la note 34); G. FOLENA, *Considerazioni sui rapporti fra oralità e scrittura nelle origini romanze*, *ibid.*, p. 347-354 (à ajouter à la note 117).